

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 829.—SAMEDI, 24 MARS 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Après la bataille de Colenso : Les anglais autour du réservoir d'eau.—Un ambulancier hindou allant chercher de l'eau



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Intérieur d'un navire : le "Lismore Castle" à Durban

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 MARS 1900

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par P. Marny.—Institut Vaccinal de Montréal.—En deuil, par Eugène Moisan.—La modernité de Bossuet, par Ferdinand Brunetière.—Feu M. l'abbé V. Sorin.—L'aigle et le limaçon, par Frédéric Bataille.—Poésie : Honneur aux braves, par Eva C...—Les mirages de la jeunesse, par Sidoine Yella.—Les chapeaux du printemps.—Douce rêverie, par Joséphe.—Bibliographie.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Magie blanche, par Magus.—Nos fleurs canadiennes, par E. Z. Massicotte.—Théâtres.—Récit de voyage, par Thérèse Mandel.—Les merveilles de la science.—Poésie : Souviens-toi, par Paul de Bruchi.—Pour faire un civet, par Claude Couturier.—Les jeux du coin du feu.—Nouveau feuilleton — Jeux et amusements.

GRAVURES.—La guerre du Transvaal : Intérieur d'un navire : le "Lismore Castle" à Durban ; Après la bataille de Colenso ; Un ambulancier hindou allant chercher de l'eau ; Retranchement anglais à Mafeking ; La casemate du colonel Baden Powell à Mafeking ; Camp boer.—Portraits de Bossuet ; de M. l'abbé Sorin.—Institut Vaccinal de Montréal : Salle d'attente ; Laboratoire de bactériologie ; Salle de stérilisation ; Salle d'opération ; Salle d'incubation.—Portraits du personnel de l'Institut Vaccinal de Montréal.—La mode : Chapeaux du printemps.—Devinette.—Illustration du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le sort en est jeté. Cronje et ses quatre mille braves, après avoir lutté jusqu'au bout avec un héroïsme qui a fait l'admiration du monde entier, contre des forces dix fois supérieures en nombre, ont dû capituler.

Ils sont, à l'heure actuelle, prisonniers des Anglais.

La joie est grande, et il faut reconnaître qu'il n'y a en cela rien que de naturel et de légitime.

Pourquoi Cronje n'a-t-il pas été secouru ? C'est ce qu'on saura plus tard. Dans tous les cas, il avait donné le temps aux renforts d'arriver.

Son héroïque défense sera un des plus glorieux faits d'armes de ce siècle. Pendant dix jours il a subi, en rase campagne, le feu de plus de cent pièces de canon.

Toutefois, quelque éclatant que puisse être le succès remporté par les armes britanniques, il n'est nul-

lement de ceux qui décident du sort d'une armée et de l'issue d'une campagne.

Certes, quatre mille hommes de moins dans les rangs de l'adversaire et la capture de l'un de ses généraux les plus justement renommés ne sont pas, à beaucoup près, pour l'un des belligérants, un avantage d'une mince importance. Il n'en est pas moins hors de doute qu'il n'y a pas là de quoi ralentir l'ardeur, abattre l'énergie et décourager le patriotisme de ce vaillant petit peuple boer qui a fait preuve de qualités morales et intellectuelles tout à fait exceptionnelles et qui est fermement résolu à défendre, au prix des plus grandes sacrifices, son droit et son indépendance.

Qui sait, d'ailleurs, les changements que peut apporter à la situation l'attitude des Afrikanders du Cap, dont l'effervescence n'a pu être comprimée jusqu'à présent que par une sévère application de la loi martiale et dont l'hostilité semble d'autant plus à redouter que le congrès de l'Afrikander Bond, notoirement sympathique à la cause des deux républiques sud-africaines, doit se réunir à très courte échéance ?

Cette reddition de Cronje est arrivée pour l'anniversaire de Majuba-Hill. C'est une revanche. Les Anglais voulaient se laver de l'échec qui leur fut infligé ce jour-là ; ils ont fait l'effort nécessaire ; il y ont réussi. A eux de montrer aujourd'hui si la guerre entreprise n'est pas uniquement une opération financière ; à eux d'imposer silence aux Cecil Rhodes et aux faiseurs de sa suite ; à eux de se reprendre dans leur conscience et d'écouter les avis qui, de toutes parts, leur viennent de ceux-là mêmes qu'ils ont considérés jusqu'ici comme les plus sûrs d'entre leurs amis.

Lord Roberts est entré dans Bloemfontein, capitale de l'Orange. Il va essayer d'imposer la paix au président Steyn, et de détacher les Orangistes de leurs frères transvaaliens. Les Anglais réussiront-ils ? Il est certain que non, car le sort des deux peuples est trop étroitement lié. D'autre part, à la veille des hostilités, le général Joubert avait jugé que Bloemfontein n'était pas défendable. Tous les papiers, toutes les archives de la capitale de l'Etat-Libre avaient été transportés à Pretoria. Et c'est là que se jouera la partie suprême, puisque aussi bien, aucun des points stratégiques sur lesquels peut s'établir la défense du Transvaal n'est aux mains des Anglais.

Ceux-ci n'ont, en tout cas, à se faire aucune illusion. S'ils ne reviennent pas, à l'égard de Boers du Transvaal et de l'Orange, à une politique de justice et de modération, c'est à partir du jour où ils auront soumis ces patriotes irréductibles, que les plus grosses, les plus inextricables difficultés se dresseront devant eux dans l'Afrique australe. Quand même ils iraient à Pretoria, ils n'auraient supprimé un péril incessant et accompli une œuvre durable, qu'à la condition de ménager de légitimes susceptibilités, et de se résoudre à concéder aux vaincus certaines garanties indispensables.

Si donc le gouvernement de la Reine était bien inspiré, il profiterait d'une victoire qui donne ample satisfaction à l'amour-propre national pour faire des ouvertures de paix et pour tenter de poser les bases d'un traité acceptable de part et d'autre.

Une inconnue redoutable dans le problème est l'attitude que va prendre Guillaume II. Il n'est pas possible d'oublier, en ce moment, que c'est de Postdam, du cabinet impérial, de la propre main de l'empereur, que sont parties, à l'adresse du président Kruger, les plus splendides incitations à la résistance armée, et même, dans une implicite mesure, les promesses de concours.

Personne n'a perdu le souvenir de la dépêche officielle de Guillaume II au respectable chef de la République du Transvaal, lors de l'incursion du filibustier Jameson.

L'entreprise de celui-ci n'était que la préface de l'agression anglaise. Nul ne s'y est mépris. Elle est tout à fait conforme aux tactiques traditionnelles de l'Angleterre, qui agite et révolutionne au préalable, par des agents de désordre munis de ses guinées, les pays sur lesquels elle se propose d'opérer.

C'est à ce moment que Guillaume II, prenant l'uni-

vers à témoin de sa haute équité, se déclara officiellement pour les Boers, contre les agitateurs soudoyés par l'or anglais.

Est-il possible de douter que, se sentant ainsi encouragés, soutenus, couverts, en quelque sorte, par la parole impériale, gage évident d'une médiation effective, les Boers n'aient ajouté cette décisive espérance à toutes celles qu'ils n'ont cessé de mettre dans la justice divine, dans leur propre courage et dans leur bon droit ?

Guillaume II, écrit un de nos confrères, sent parfaitement le devoir que lui impose, non pas seulement sa parole donnée aux Boers, mais l'attitude et la position d'arbitre et de médiateur qu'il a voulu assumer dans les conflits universels, tant pour y marquer le prestige de l'Allemagne que pour assurer à celle-ci des débouchés et des clientèles.

Il sent aussi que, par un pareil rôle, il est impossible de se passer, non pas même des forces matérielles de la France mais du coefficient de justice, d'équité, de solidarité qu'elle personnifie dans le monde et qui a fait d'elle, de tous temps excepté de celui-ci, la grande protectrice des faibles !

Guillaume II, et ce n'est certes pas un banal éloge qui lui est fait ici, a voulu se substituer partout à la France. Il est allé, lui souverain luthérien, discourir du haut de son cheval sur les pierres saintes usées depuis dix-neuf siècles de l'Eglise latine, pour substituer son patronage de César germain à celui de saint Louis ou du Pontife romain.

Il s'est substitué près du Sultan aux influences françaises que Colbert avait si politiquement ménagées.

Il s'est glissé en tiers dans les accords franco-russes.

Malgré tout cela, il sent bien qu'il ne peut rien ou peu de chose sans la France, contre le brigandage avéré dont les Boers sont victimes !

Et cependant combien c'est peu connaître le tempérament vrai et l'adorable générosité française, que de la croire insensible au beau spectacle que donnerait enfin l'Allemagne si elle affirmait, quelque part dans le monde, le Droit méconnu par la Force.

Quoi qu'il en advienne, de graves événements sont peut-être proches.

P. MARNY.

## INSTITUT VACCINAL DE MONTRÉAL

(Voir gravures)

Cet établissement, unique dans la province de Québec, fut fondé l'an dernier par MM. les docteurs G. Archambault et J. Leduc, et porte le no 750 de la rue Mont-Royal. Il est situé dans un endroit des plus pittoresques et des plus salubres, sur le versant même de la montagne.

Le bâtiment, composée de deux étages, est spacieux et muni de toutes les améliorations modernes : éclairage à l'électricité, système de chauffage à l'eau chaude, etc.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons sept divisions : 1. Une salle d'attente ; 2. Chambre pour les directeurs ; 3. Laboratoire de bactériologie ; 4. Salle de stérilisation ; 5. Salle d'observation ; 6. Salle d'incubation ; 7. Salle d'opération.

La salle d'opération est vaste et bien éclairée. L'aération continue est faite au moyen de deux ventilateurs. Le plancher et les murs sont en ciment ; le plafond est en acier émaillé. L'ameublement est tout à fait aseptique et consiste en tables d'opération, petites tables en verre pour instruments, tabouret en fer émaillé et tables pour solutions antiseptiques.

C'est dans cette salle que les génisses sont amenées pour être inoculées, après avoir été préparées pour cette fin dans la salle d'observation ; et c'est là aussi que le vaccin est récolté.

La salle d'incubation est unique dans son genre ; le plancher, le plafond, les murs sont en ciment, et sont lavés tous les jours avec des solutions antiseptiques. Les stalles occupent le centre et sont en fer galvanisé. On ne se sert pas de courroies pour attacher les gé-

niasses, mais  
nisme ingé  
cher la trop  
sont nourri  
cette salle  
ventilation  
La salle  
en acier é  
C'est dans  
les serviet  
tion et au  
pour les gé  
Le labor  
récolté est  
cultures a  
tous les ap  
stérilisateur  
Le pers  
posé : Di  
Archamb  
Dr Pierre  
Mauffette  
E. M. ; as  
L'inspe  
ment par  
et nous n  
M.M. les  
en janvier  
MESSI  
M  
Confor  
dernière  
Montréal  
rapport q  
venable a  
Son sit  
particuli  
son éléva  
vices d'éc  
Cet éta  
derne no  
d'observ  
prété qu  
Les pr  
des inst  
d'opérat  
nale son  
faire aut  
actif et  
Le tou

nisses, mais de carcans en fer galvanisé, d'un mécanisme ingénieux, qui réussissent parfaitement à empêcher la trop grande mobilité de l'animal. Les génisses sont nourries au lait et aux œufs, et demeurent dans cette salle quatre à cinq jours. Le système d'égout, de ventilation et d'aération sont des plus nouveaux.

La salle de stérilisation possède également des murs en acier émaillé, et le plancher est en tôle galvanisée. C'est dans cette salle que les instruments, les habits, les serviettes et les tabliers servant à la salle d'opération et au laboratoire, sont stérilisés, ainsi que le lait pour les génisses.

Le laboratoire de bactériologie, où chaque vaccin récolté est soumis à l'examen microscopique et aux cultures avant d'être livré au commerce, est muni de tous les appareils scientifiques, tels que : microscopes, stérilisateurs, appareils à pression, chalumeaux, etc.

Le personnel de l'Institut Vaccinal est ainsi composé : Directeurs et opérateurs : MM. les Drs G. Archambault et J. Leduc ; médecin-bactériologiste, Dr Pierre Bédard ; médecin-vétérinaire, Dr L.-O. Mauffette ; assistant-opérateur, M. J.-A. Leduc, E. E. M. ; assistant au laboratoire, M. G. Archambault.

L'inspection de l'établissement est faite régulièrement par les officiers du bureau de Santé de Montréal, et nous nous empressons de donner ici les rapports de MM. les Drs Laberge et Johnston, après leur visite en janvier dernier.

MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ D'HYGIÈNE

Messieurs,

Conformément à la résolution adoptée dans votre dernière assemblée, j'ai visité l'Institut Vaccinal de Montréal, le 12 courant et, j'ai l'honneur de vous faire rapport que j'ai trouvé l'établissement tout à fait convenable au point de vue sanitaire.

Son site sur les limites du Parc de la Montagne est particulièrement bien choisi et recommandable par son élévation, son aération et son isolement : les services d'eau et d'égout étant ceux de la ville même.

Cet établissement offre un cachet d'installation moderne non seulement par les appareils scientifiques d'observations qu'il possède, mais aussi par la propreté qu'on y observe dans toutes les pièces.

Les précautions prises pour l'entretien des salles et des instruments et les soins apportés dans le mode d'opérer les animaux et de préparer la lymphe vaccinale sont telles, qu'à moins de négligence on ne peut faire autrement que de produire un virus vaccin pur, actif et exempt de contamination.

Le tout humblement soumis.

(Signé) L. LABERGE,  
Médecin officier de Santé.

LABORATORY OF THE BOARD OF HEALTH

Montreal, 23 Jan. 1900.

Dr J. Leduc, Montreal.

Dear Sir,

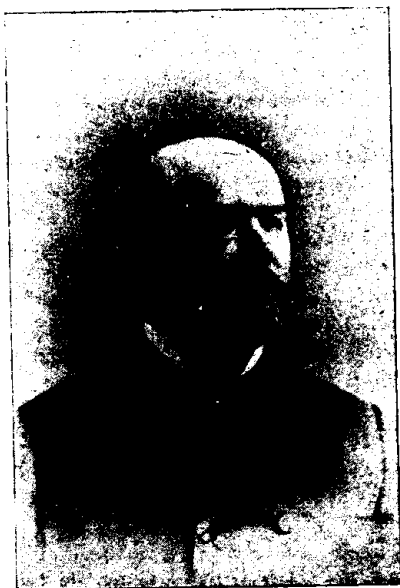
My visit to the Montreal Vaccine Institute, of which you and Dr G. Archambault are joint proprietors, has been impressed me very favorably. You have evidently taken great pain to introduce modern and scientific methods of vaccine production, notably in the arrangements for thorough cleanliness, laboratory apparatus and aseptic, methods necessary for producing glycerinated lymph.

I certainly feel that it is important that an Institute such as yours should receive all possible encouragement and support.

(Signed) WYATT JOHNSTON, M.D.  
Bacteriologist.

Messieurs les propriétaires de cette nouvelle institution, qui est appelée à rendre de nombreux services à notre population en la protégeant efficacement contre ce fléau redoutable, la variole, préparent leur vaccin soit étendu sur des pointes *ad hoc*, soit mélangé avec de la glycérine, formant ainsi la *lymphe glycinée* qui est, suivant tous les auteurs, le meilleur vaccin que l'art puisse employer.

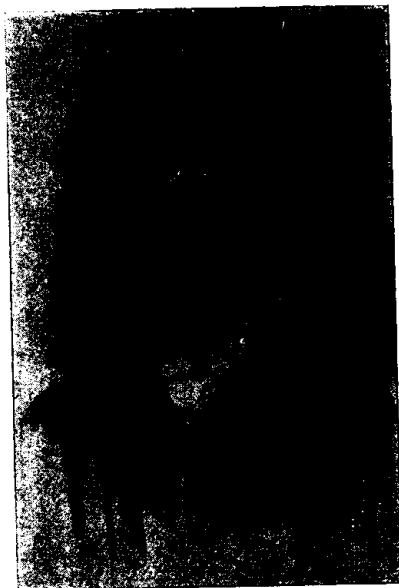
D'après MM. les docteurs Delobel et Cozette, " elle est absolument fidèle, puisque employée après avoir été transportée au loin et dans des pays d'outre-mer, et quarante jours après sa récolte, elle a donné des succès. Elle forme, par la trituration et sur mélange, un liquide bien homogène et pénètre mieux dans les scarifications que la pulpe fraîche. Après deux ou même quatre mois, elle a encore donné des succès. De plus, par le vieillissement, la pulpe glycinée perd une grande partie des microorganismes qu'elle



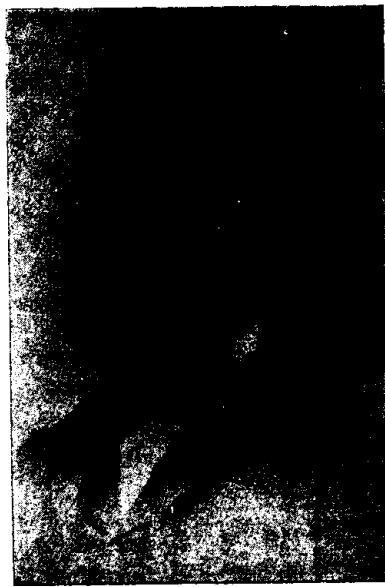
DR G. ARCHAMBAULT



DR J. LEDUC



DR PIERRE BÉDARD



J.-A. LEDUC, E. E. M.

LE PERSONNEL DE L'INSTITUT VACCINAL DE MONTRÉAL.—Cliché Lapres et Lavergne

pouvait contenir, ainsi que le prouvent les travaux de Strauss, Léoni, Chambon, Ménard, Vaillard, Antony, etc., et elle conserve ses propriétés vaccinatrices durant quatre mois (Léoni), six mois (Antony), un an (Chambon et Ménard)."

Pour terminer ces quelques notes, nous nous faisons un devoir de féliciter hautement MM. les docteurs Archambault et Leduc de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'établir à Montréal un tel institut. Ils se sont imposés des sacrifices énormes pour faire de leur œuvre une des plus parfaites du genre au Canada, et ils ont pleinement réussi. C'est à la ville et au gouvernement provincial qu'appartient maintenant le devoir d'assurer l'existence de cet établissement philanthropique et humanitaire.

Nous sommes heureux de dire que le public médical a accueilli avec plaisir la nouvelle de la création de cet institut, et qu'il lui donne actuellement tout l'encouragement possible comme le mérite d'ailleurs une œuvre si utile.

EN DEUIL

Il neige, il neige toujours, et le gazon s'enfouit de plus en plus sous cette couche moelleuse, mais perfide. Le ciel est sombre, la vallée silencieuse : la nature est en deuil.

Nous aussi, nous sommes en deuil ; nous pleurons des frères, des amis, et peut-être des pères que la terrible guerre nous a pris.

Ils sont tombés sur le champ de bataille pour le

drapeau qui les abritait. Leur mort a été celle de leurs héroïques ancêtres. Ce n'est donc pas ici le moment ni le lieu de discuter s'ils servaient une juste cause, ou s'ils prêtaient leur appui à des spéculateurs, la honte du genre humain. Non, il ne nous appartient point, pour le moment, de soulever cette question. Quelle qu'en soit la cause, la mort de nos compatriotes Canadiens-français en Afrique, a été celle de braves et de vaillants enfants de la France, de ce pays dont aucun Canadien-français ne peut prononcer le nom chéri, sans que son cœur soit remué par des sentiments d'amour et de reconnaissance.

*Eugène Nouvion*

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire.—P.-I. STAHL.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes. fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France : " Une femme de ménage."—JULIETTE ADAM.

## LA MODERNITÉ DE BOSSUET.

Nos lecteurs, se souviennent tous du passage à Montréal de M. Ferdinand Brunetière, le célèbre critique français, revenant, par l'étude, si bien au catholicisme, qu'on le peut dire totalement revenu.

Il y a quelques jours, nous annonçons en ces colonnes mêmes sa superbe conférence à Rome, sur la Modernité de Bossuet. Nous disions son grand succès, la satisfaction du Souverain Pontife Léon XIII qui le décorait.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de donner le texte intégral de cette magnifique conférence que nous empruntons à *La Revue Mame*, de Tours, publication dont nos lecteurs connaissent toute la valeur au point de vue littéraire et religieux.

Eminences,  
Messeigneurs,  
Mesdames et Messieurs,

« Le Français qui le vante n'apprend rien à l'étranger ; et, quoi que je puisse aujourd'hui vous en dire, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. » Ce sont presque les premiers mots de Bossuet dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*, et je ne sais, après deux siècles maintenant écoulés, s'ils ne sont pas plus vrais de lui que de son héros même. Non, en vérité, « le Français qui le vante » ne saurait rien apprendre à l'étranger, et sans doute ici moins que partout ailleurs, — à Rome, au centre de l'unité catholique, dans la ville où l'on respire ces deux antiquités dont Bossuet fut tour à tour l'éloquent interprète ; — où tout parle encore de ce peuple roi, *populum late regem*, qu'il a loué lui-même si magnifiquement, avec une sincérité si conforme à la nature de son grand génie ; — à Rome enfin, d'où, pour me servir de ses propres expressions, le successeur de saint Pierre, depuis dix-neuf cents ans, « ne cesse nuit et jour de crier aux nations les plus éloignées, afin de les appeler au banquet où tout fait un. »

Mais, Messeigneurs, si ce grand nom de Bossuet, qui m'avait d'abord effrayé, me rassure, parce que, comme je l'espère, ce n'est pas à moi qui vous parle, mais à lui dont je vous parle, que vous serez ce soir uniquement attentifs, c'est à la condition que je ne sorte pas de mon domaine. Vous n'attendez assurément de moi que je vous dise ni quel fut l'évêque, ni quel fut le théologien ! C'est l'homme seul, c'est le théologien qui m'appartient, c'est le grand orateur ou, mieux encore et plus modestement, c'est le guide et c'est le maître, c'est le conducteur d'âmes, c'est le directeur d'esprits — je dirais volontiers le directeur d'études, — c'est le penseur dont les leçons n'ont pas cessé, ni jamais ne cesseront d'être actuelles, d'être vivantes ; et, en me proposant de vous parler de la *Modernité de Bossuet*, je ne me suis pas proposé d'autre but que de vous en rendre juges.

Il nous arrive trop souvent, à nous autres Français, d'ensevelir nos morts fameux dans le linceul de leur propre gloire. Nous ne les oublions certes pas, mais nous ne les fréquentons plus. Contents de savoir qu'ils ont vécu, nous vivons à notre tour, et ils ne nous deviennent pas précisément indifférents, mais nous ne vivons pas avec eux dans cette intimité quotidienne, étroite et familière, qu'à défaut même de la religion, l'amour de la patrie commune devrait suffire cependant à entretenir. Le croiriez-vous, Messeigneurs, vous dont les églises sont toutes pleines des tombeaux de ceux qui ont honoré l'Italie ; le croiriez-vous, que ni à Dijon, où il est né, ni à Meaux, dans cette cathédrale qu'il a pour jamais illustrée, ni à Paris, Bossuet n'a encore de tombeau ! Mais nous, voulant lui en dresser un, nous n'en avons pas imaginé de plus sûr moyen que de commencer, et avant tout, par réveiller le souvenir de son œuvre dans les mémoires. Si quelques-uns de nos contemporains ne connaissent de lui que son grand nom, nous voudrions essayer de leur dire ce qu'ils trouveraient d'actualité, de profit, d'instruction dans son œuvre. Et vous concevez aisément les raisons que nous avons eues de le dire à Rome, et de Rome, afin de placer ce que nous en dirions sous l'invocation du Saint-Siège.

Qu'il me soit donc permis d'en exprimer ma profonde reconnaissance à Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

Aussitôt qu'Elle a eu connu notre projet, Sa Sainteté a voulu l'encourager, par une lettre adressée au cardinal Perraud, et depuis, Messeigneurs, vous n'avez pas oublié en quels termes, dans une de ses dernières Encycliques, Elle a parlé de Bossuet. Elle a daigné faire davantage, en approuvant l'idée de cette conférence, et en nous permettant de la tenir en territoire pontifical. Honneur insigne, mais honneur périlleux ! dont je serais, Messeigneurs, presque moins fier qu'accablé, si je ne me sentais soutenu par la bienveillance de l'illustre Pontife, et si mon unique ambition n'était pas que d'y répondre en faisant passer, en essayant de faire passer dans ce discours un écho bien lointain et bien affaibli de sa propre pensée et de sa sympathie pour la France :

Gallice gentes, jubaris vetusti  
Ned quid obscuret radios, cavete  
Neve suffundat maledus error  
Mentibus aulibus.

\* \*

Ce qu'il y a d'abord, Messeigneurs, de tout moderne et de contemporain dans Bossuet, je ne craindrai pas de dire, — après vous avoir rappelé les vers de Léon XIII, — que c'est la nature même de son style et l'accent poétique de son éloquence. Si jamais une langue a été « fixée » quelque part, c'est dans les monuments de l'éloquence de Bossuet, et rien n'en a fléchi, ni vieilli, ni ne s'en est seulement, comme on



BOSSUET

dit, démodé. Cela tient-il peut-être à ce que personne moins que lui ne s'est soucié de « flatter par des cadences harmonieuses » les oreilles de ses contemporains ? Je le voudrais ; car, en vérité, ce serait une grande leçon. Mais le fait est que la langue de Bossuet est celle que nous parlons et que nous écrivons encore... quand nous le pouvons. Dans ses *Sermons* eux-mêmes, qu'il n'a pas lui-même recueillis, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, dans ses *Élévations sur les mystères*, dans ses *Méditations sur l'Evangile*, qu'il n'a pas lui-même revues et imprimées, nous ne trouvons pas un mot, pas un tour de phrase qui nous rebute, ou qui nous arrête, ou qui nous surprenne. « Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent ! Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien : ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aie. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. » Il y a deux siècles et demi que Bossuet, âgé de vingt et un ans alors, traçait ces quelques lignes dans sa petite cellule du collège de Navarre, et ne les diriez-vous pas écrites et pensées d'hier ? Les pensées éternelles font sans doute le style durable. On a comparé quelquefois Bossuet avec Cicéron ou avec Démosthène, et on a cru très ingénieux de dire qu'à tout le moins Démosthène et Cicéron avaient-ils une supériorité sur Bossuet, « qui était, dans leurs discours, de n'avoir point fait de théologie. » Mais c'est précisément le contraire qu'il faut dire. Parce qu'ils n'ont point fait de théologie, c'est-à-dire qu'ils ne se sont point souciés, dans

leurs discours, de nos relations éternelles, parce qu'ils y ont mis le temporel avant le spirituel, la « figure du monde qui passe » avant les seules réalités qui durent, c'est pour cela que toute leur éloquence n'a jamais atteint les hauteurs où se meut le génie puissant et varié de Bossuet. Mais n'est-ce pas aussi pour cela qu'une partie de leur œuvre est devenue caduque et n'intéresse plus aujourd'hui que les érudits ou les curieux ? La « modernité » de Bossuet, Messeigneurs, une partie de sa « modernité, » celle qui nous attire à lui d'abord, et ensuite qui nous retient, c'est qu'il n'a pas eu d'autre souci littéraire que d'exprimer, dans un style définitif, des vérités éternelles : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.*

Ce qui le rend plus moderne encore et tout à fait notre contemporain, c'est que les autres, ceux qu'on lui compare, peuvent bien être, comme lui, de grands orateurs ; mais il est de plus qu'eux, lui, Bossuet, un poète, un grand poète, et l'un des plus grands qu'il y ait dans l'histoire de la littérature française. Les titres seuls de quelques-uns de ses ouvrages ne le disent-ils pas assez clairement, je serais tenté de dire presque naïvement ? *Élévations sur les mystères, Méditations sur l'Evangile*, ce ne sont pas ici, vous le savez, Messeigneurs, de froids raisonnements, de la dialectique, ni des réflexions ; mais ce sont des effusions de cœur, ce sont des élans du chrétien vers son Dieu, ce sont vraiment des chants, ce sont des odes, ce sont des hymnes. « Seigneur, je laisse toute créature et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles : ô la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits de vertus différentes, avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux !... Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein !... Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air ?... Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles !... Que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux ! Mais vous, Seigneur, qui étiez et qui portiez tout en votre toute-puissance, vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédictions le ciel et la terre. » Splendeur des lumières, intensité du sentiment, simplicité, grandeur, variété du mouvement, rien ne manque ici de ce qui fait proprement la poésie lyrique, ici, dans les *Sermons* de Bossuet, ni dans ses *Oraisons funèbres*, ni dans vingt autres de ses ouvrages. Il a encore du poète lyrique ces commencements brusques et soudains, ces exordes qui n'en sont pas, mais qui s'emparent d'un auditoire et qui le transportent au cœur même d'un sujet. « Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire le sujet de cet entretien : » tel est le début d'un de ses sermons pour la Toussaint. Il en a l'infinie variété de ton, la liberté dans la grandeur, la familiarité dans le sublime. Il en a aussi, Messeigneurs, la sensibilité profonde, cette manière de prendre lui-même, tout le premier, sa part des leçons qu'il nous donne, et de s'intéresser, d'intervenir, de se mêler de sa personne dans l'application des vérités qu'il exprime.

N'est-ce pas là précisément ce que nous aimons aujourd'hui dans nos poètes ? Et qui sait si ce n'est pas là même une des raisons pour lesquelles, tout en admirant beaucoup l'orateur, cependant il ne semble pas que ses contemporains aient senti tout le prix de cette incomparable éloquence ? Écoutez-le dans son *Sermon sur la Mort* : « O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure ! Et voici « que vous avez fait mes jours mesurables, » et ma substance n'est rien devant vous ; et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et, lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme s'il n'avait jamais été. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les

efface ? Mu-  
fable ou l'h-  
de siècles  
lesquels no-  
encore de  
cet espace.  
plaisirs ; q-  
nier souffi-  
abattra tou-  
facilité qu-  
enfants ? »  
seulement,  
voyons ! E-  
même il s-  
plus de l'a-  
senti son  
s'épancher  
instantes !  
quence, q-  
siècle, nou-  
aimons qu-  
ce prédica-  
ment repré-  
des intelli-  
bible, un

Il ne l-  
préoccupé  
toujours,  
et si grav-  
Églises, l-  
magne à  
siècle—de  
grande p-  
aujourd'h-  
ont remp-  
il une q-  
tant de t-  
tife, les  
Lettre au  
Lettre au  
juin de l-  
versis ? L-  
cyclique  
Certes, s-  
jour le m-  
le verrai-  
et, au p-  
bienfait  
mettra l-  
me refu-  
choses q-  
suet, pa-  
surtout  
ter les  
aplanir  
Personn-  
point de  
la pens-  
ce qu'il  
croirez  
grette !  
cile ent-  
mémoire  
nion de  
C'est  
travail-  
ayons d-  
Paul F-  
Metz, é-  
tantism-  
mon de  
suet er-  
loppera-  
« Nous  
seurs, e-  
tolique  
Christ,  
ce que  
Ecclesi-  
traditi-  
divine

efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs, que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre pendant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? N'est il pas vrai que nous ne le lisons pas seulement, ici, nous l'entendons vraiment, nous le voyons ! Et nous nous livrons alors, parce que lui-même il se donne à nous ! Nous ne nous contentons plus de l'admirer, nous l'aimons. C'est que nous avons senti son cœur vibrer dans ses paroles, sa sensibilité s'épancher dans son discours, le débord même par instants ! Hommes de notre temps, ce genre d'éloquence, qu'on n'appréciait guère au dix-septième siècle, nous touche et nous émeut. Voilà comme nous aimons qu'on nous parle ; et nous reconnaissons, dans ce prédicateur qu'on nous a si souvent et si fausement représenté comme un dominateur ou un tyran des intelligences, un homme comme nous, notre semblable, un moderne et un "contemporain."

\* \*

Il ne l'est pas moins, Messieurs, en tant que préoccupé des grandes questions qui nous occupent toujours, et particulièrement de la question si délicate et si grave de la réunion des Eglises. La réunion des Eglises, le retour des protestants de France et d'Allemagne à l'unité catholique, oui, telle a été un demi-siècle—depuis ses débuts à Metz jusqu'à sa mort—la grande préoccupation de Bossuet. En connaissez-vous aujourd'hui de plus actuelle ? et de toutes celles qui ont rempli le glorieux pontificat de Léon XIII, en est-il une qui lui tienne toujours plus à cœur ? Parmi tant de témoignages de la sollicitude de l'illustre pontife, lesquels choisirai-je pour les rappeler ? Sa Lettre au cardinal Rampolla, du 15 juin 1887 ? ou sa Lettre aux Polonais, de 19 mars 1894 ? Celle du 20 juin de la même année : *Principibus populisque universis* ? La Lettre aux Anglais, du 14 avril 1895 ? L'Encyclique sur l'Unité de l'Eglise, du 29 juin 1896 ? Certes, si jamais le monde voit se réaliser quelque jour le miracle de l'unité chrétienne,—et pourquoi ne le verrait-il pas ?—sa reconnaissance n'hésitera pas ; et, au premier rang de ceux qui l'auront préparé, ce bienfait dont on ne saurait calculer les suites, elle mettra le pape Léon XIII. Pourquoi, Messieurs, me refuserais-je ici la douceur de croire qu'une des choses que Léon XIII admire et aime dans notre Bossuet, parmi tant d'autres qualités, c'est peut-être et surtout l'ardeur dont Bossuet a fait preuve pour écarter les préjugés, pour détruire les obstacles, pour aplanir les difficultés qui empêchaient cette union ? Personne encore, Messieurs, ne s'est placé à ce point de vue pour écrire ou pour étudier l'histoire de la pensée de Bossuet, et, n'ayant moi-même rien de ce qu'il faudrait pour essayer de le faire, vous me croirez aisément si je vous dis combien je le regrette ! Mais, si quelqu'un voulait en tenter la difficile entreprise, quels services ne rendrait-il pas à la mémoire de Bossuet lui-même, à la cause de la réunion des Eglises, et au progrès de l'humanité future ! C'est à Metz, en 1653, que Bossuet a commencé de travailler à la réunion, et le premier ouvrage que nous ayons de lui, c'est sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri*. Paul Ferri, qui exerçait son ministère à Metz, était un des docteurs les plus écoutés du protestantisme français. Du même temps aussi date un *Sermon de réture*, où, comme on l'a dit, nous voyons Bossuet en possession de l'argument capital qu'il développera plus tard dans son *Histoire des variations*. " Nous enseignons ce que nous ont appris nos prédécesseurs, et nos pré-lécesseurs l'ont reçu des hommes apostoliques, et ceux-là des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son Père. C'est à peu près ce que veulent dire ces paroles du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue !

c'est de cet argument qu'il va se faire une arme. Ou plutôt, non, j'ai tort de dire une arme ! C'est un moyen de conciliation qu'il s'en fait, en y ramenant et en y subordonnant toute la controverse. Car telle est sa manière, simple, large et si franche ! Je me rappelle un beau passage de son *Discours sur l'histoire universelle*. Il y examine les objections que l'on tire contre l'Ecriture de la variété des textes et des versions des livres saints, et il conclut : " Mais laissons là les vaines disputes, et tranchons la question au fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que, de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et, enfin, la même substance ? " Pareillement, dans cette grande affaire de la réunion, il va droit au principal. Tous les points qui font difficulté entre catholiques et protestants, il les dégage, il les éclaircit, il les réduit à ce qu'ils ont d'essentiel, et, pour y réussir, il ne demande que la liberté de les exposer. C'est l'objet de ce livre célèbre : *l'Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse*, écrit pour convertir Turenne, publié pour la première fois en 1670, traduit dans toutes les langues, et qui fit non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre, un si grand effet parmi les protestants, que ce qu'ils trouvèrent de plus solide à lui opposer, c'est que Bossuet avait " adouci la doctrine de l'Eglise dans la rigueur de ses dogmes." Vous savez qu'il n'en était rien, et le Saint-Siège le déclara lui-même.

Cependant quelques années s'écoulaient, et Bossuet fait un pas de plus. Il ramène toute la controverse à la question de l'Eglise, qu'il traite à fond, dans la *Relation de sa Conférence avec le ministre Claude*, en 1682 ; qu'il reprend d'une autre manière, en historien de la réforme, dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, le plus beau livre de la langue française ; et où ce n'est plus seulement l'autorité de l'Eglise, mais l'autorité de l'Ecriture elle-même, et généralement toute espèce d'autorité, philosophique, politique, morale, qu'il montre être mise par le protestantisme au hasard des décisions ou des caprices individuels. Autant d'Eglises que de paroisses, et, dans la paroisse, autant d'opinions, et par conséquent, de chapelles que de têtes ! Est-ce là le signe de la vérité ?

En posant ainsi la question, s'il a vu juste et profondément, Messieurs, l'histoire du siècle qui finit est là pour nous le dire ! Assurément aucun de vous, aucun de nous ne méconnaîtra, n'a jamais méconnu ce qu'il pouvait avoir, ce qu'il y a de vertus privées, de vertu laïque ou philosophique, dans les communions protestantes, et n'est-ce pas Boudaloue, le Père Boudaloue, un jésuite, qui n'a pas craint de donner les protestants de son temps en exemple à quelques catholiques ? Bossuet, non plus, n'était pas incapable de ce sentiment de justice, et je n'en voudrais pour preuve que sa *Correspondance* avec le ministre Ferri. On ne saurait être plus courtois, dans la forme, ni mêler plus de déférence à plus de charité. Mais que le protestantisme soit une atténuation du principe d'autorité ; qu'il tende à faire de l'individu la mesure et le juge de toute vérité ; que par la diminution du dogme il tende, ou, si l'on le veut, qu'il aboutisse inévitablement à la sécularisation, et, comme on dit de nos jours, à la " laïcisation " de la morale ; qu'il relâche par là le lien que " la religion " formait naguère entre les hommes ; qu'il lui enlève son caractère d'universalité, et qu'avec la catholicité dogmatique il énerve ainsi la vertu sociale du christianisme, je ne crois pas qu'on puisse le nier, et, depuis deux cents ans, c'est le danger que Bossuet, dans son *Histoire* ou dans ses *Avertissements aux protestants*, a éloquemment signalé. N'est-ce pas cela qui est grave dans la division et dans la séparation des Eglises ? Mais, si Bossuet l'a senti, Messieurs, et s'il a fait mieux que de le sentir, s'il l'a montré ; s'il a fait preuve, en le montrant, d'une science, d'une loyauté, d'une modération, d'une conscience d'historien qu'il faut bien aujourd'hui reconnaître ; si la controverse en est presqu'au même point ; si ce que l'on discute aujourd'hui plus âprement que jamais, c'est la question de

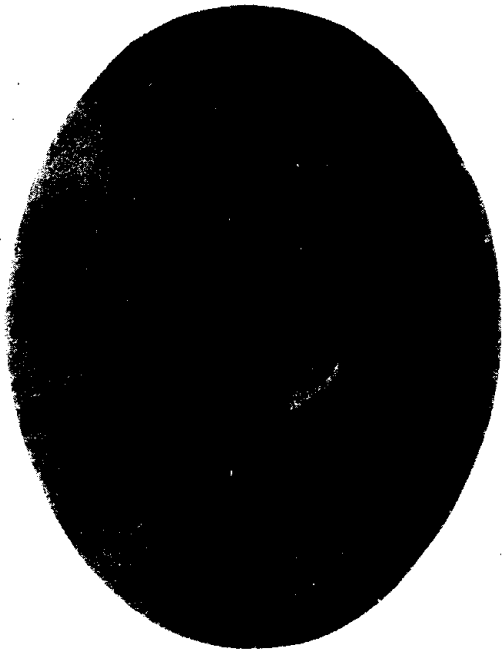
savoir si " la vérité venue de Dieu a eu d'abord toute sa perfection " ; si c'est le principe de ses *Avertissements* comme de son *Histoire des variations*, et, philosophiquement, si l'on ne peut le lui refuser ou le lui contester sans nier le concept même de religion, qu'y a-t-il de plus actuel, de plus moderne, qui réponde mieux aux préoccupations de l'heure présente, et qui nous donne enfin une plus haute idée de la perspicacité de son génie ?

(La fin au prochain numéro)

## FEU M. L'ABBÉ V. SORIN

Un prêtre de Saint-Sulpice, bien connu de tout Montréal, M. l'abbé V. Sorin, est décédé le 14 mars, à 1 30 heure du matin, à l'hôpital des Sœurs Grises, rue Guy.

Il était né à Nantes, le 5 mai 1834. Après avoir fait ses études au collège de sa ville natale, il entra, en 1857, au Séminaire de Paris, en qualité de diacre, et en 1858, il se rendit à la solitu le d'Issy, et fut ordonné prêtre le 30 août 1859, à vingt-cinq ans ; après quoi il fut nommé membre de la compagnie de Saint-Sulpice.



Cuchés J après &amp; Lavergne

Aussitôt après son ordination, au mois de septembre 1859, il vint au Canada. Il fut d'abord vicaire à l'église Saint-Jacques, jusqu'en 1867. Après un an de ministère à Notre-Dame, il fut vicaire durant deux ans à l'église Saint-Joseph, dont feu M. l'abbé Pelissier était curé. Depuis ce temps, M. l'abbé Sorin demeurait à Notre-Dame, tout en desservant l'église de Notre-Dame-de-Pitié, depuis 1868.

Deux de ses frères sont prêtres en France, un troisième est médecin.

Le service funèbre a eu lieu à Notre-Dame, le 16 mars à 8 heures du matin.

## L'AIGLE ET LE LIMAÇON

Sur une haute cime, à côté de son aire,  
L'aigle rencontre un jour le hideux limaçon.  
Surpris, le fier oiseau du maître du tonnerre :  
" Toi, lui dit-il, ici ! Mais de quelle façon  
As-tu pu t'élever de la terre  
Et parvenir sur ce roc escarpé ?  
Sans ailes et sans pieds, c'est extraordinaire ! "  
L'autre répond : " Rien n'est plus simple : J'ai rampé ! "

FRÉDÉRIC BATAILLE.

Il n'y aura bientôt plus que le bon Dieu et moi qui aimons les méchants, disait saint François de Sales. Oh ! pourquoi ne pas les aimer un peu, ces pauvres méchants ! Ne sont-ils pas assez à plaindre ?

## HONNEUR AUX BRAVES

A mon ami W. B...

A l'avenir au jour de la Saint-Patrice, tous porteront une branche de trèfle, attachée à leur coiffure en commémoration de la bravoure des soldats irlandais dans la guerre d'Afrique. (Ordre de la Reine).

ERIN  
Un crin de l'Océan, caché dans le feuillage,  
adieuuse émeraude, au chatoyant mirage ;  
Irlande, ô doux pays de liberté, d'amour,  
nous te salvons tous !... Voici venir ton jour

O  
Grand comme tes douleurs et beau comme ta gloire,  
à sont donc tes bourreaux ? A genoux devant toi ;

BRAGH  
Faisant ton noble sang que fait couler ta foi,  
splendissante étoile, éclairant la nuit noire !...  
qui te foule aux pieds, tu donnes la victoire :  
éternelle vengeance, elle est digne du ciel !  
Harpes, vibrez... chantez les fiers fils d'O'Connell.

EVA C...

## LES MIRAGES DE LA JEUNESSE

UN ÉTRANGE SOUVENIR DE CARNAVAL

I

Vous paraît-il possible qu'un souvenir de carnaval puisse amener un soupir au cœur et des larmes aux yeux ?...

Possible ?... Oui, et c'est avec un sentiment de tristesse poignante que je vais vous narrer cette histoire vraie, absolument vraie, et qui a eu son dénouement à la fin même du carnaval de 1893.

II

Un jour de l'hiver dernier, un mignon vélin arrivait à notre adresse : *Monsieur et Mademoiselle d'Arqout*, et contenait une fort correcte invitation à passer la soirée chez M. et Mme de Preval. Au bas de la carte imprimée, un *nota bene* avec ces mots : *Le déguisement est de rigueur.*

Le déguisement est de rigueur !... Aller dans le monde était toujours un gros souci, mais, vu les circonstances présentes, je déclarai tout net à ma sœur aînée, qui me servait de mère, que jamais, au grand jamais, je n'irais à cette soirée... à cette soirée déguisée !... Si encore le déguisement n'était pas de rigueur, passe encore ! mais il l'était ; donc " n'en parlons plus, je ne veux pas y aller et rien ne me fera changer d'avis."

Souvent, dit-on, femme varie, mais pour les jeunes filles, ce n'est pas seulement souvent, c'est toujours. A la suite de quelques péroraisons pleines de sens et d'exhortations de la part de ma sœur et de son mari, je consentis à changer d'avis et j'acceptai, au moins en principe, d'aller à ce fameux bal.

Ni laide ni jolie, ni brune ni blonde, ni petite ni grande, ni grosse ni maigre, sans type particulier, je pouvais indistinctement choisir n'importe quel costume national ou de fantaisie. On m'essaya la poudre et les mouches, la mantille andalouse et la toque écossaise, les voiles mauresques et le diadème russe, les sequins des almées et le mouchoir blanc des napolitaines. J'étais également insignifiante sous ces différentes coiffures, et devant la difficulté qui s'offrait de me rendre au moins un peu jolie, de nouveau je changeai d'avis : je n'irai pas au bal ; oh ! mais cette fois, c'est certain !

Femme souvent varie, jeune fille, toujours.

III

J'en étais là, quand, huit jours avant la soirée mémorable, mon frère qui en était encore, lui aussi, au choix d'un costume, entra radieux et jetant sur la table une gravure de mode toute ouverte, s'écria gaiement :

—Ma petite, voilà notre affaire ! Vois tu ce pierrot Louis XV et sa jolie pierrette ? C'est fait pour nous et nous serons charmants dans ces blancs atours de

colombe. Plus d'hésitation, Elsa, on ne peut dépasser ce joli couple, et... je ne puis pas être deux à moi tout seul. A demain donc et à l'ouvrage, tailleur et couturière ; je me charge de la commande... et de la note.

J'essayai un " mais " ; Jean, de sa main gantée me ferma la bouche, puis nous quitta en courant ne voulant plus rien entendre.

Je me résignai d'assez bon cœur. J'étais sûre de lui faire plaisir à ce frère si aimé ; j'avais confiance en son bon goût et puis... j'avais changé d'avis, car : souvent femme varie, jeune fille toujours.

IV

Le voilà donc ce joli costume tout blanc, tout vaporeux, tout frais : mon frère l'appelle un flocon de neige ; c'est bien le mot qui convient.

Le petit tricorne sur l'oreille, la fourrure de cygne aux épaules, les souliers de satin à talons en aiguille, des flots de gaze et de dentelles autour de ma petite personne, je me contemple non sans un certain plaisir dans la glace de ma psychée ; je me trouve bien, très bien ; jolie, vraiment oui ! jolie et cela me paraît un miracle.

Mon frère entre. Oh ! le galant Pierrot ! Il me donne la main, il ne s'est pas trompé... nous sommes charmants !

Ma toilette est achevée et, des yeux, je cherche la pelisse qui doit me préserver de la bise glacée qui souffle au dehors. Je cherche, et c'est alors que je l'aperçois dans les mains d'Angèle, ma femme de chambre qui est là, immobile dans un coin de la pièce. Je m'avance et je vois que ses mains tremblent : alors je remonte jusqu'au visage de la jeune fille ; il est cramoisé, les yeux brillants lancent des regards étranges qui, malgré moi, m'impressionnent.

—Oh ! fait-elle, que mademoiselle est belle.

—Vous trouvez ?

Et je cherche à prendre un ton léger indifférent.

—Oh ! s'écria-t-elle avec ardeur, si moi aussi je pouvais un jour pour aller au bal, me déguiser en pierrette !...

Une larme tomba du bord de ses longs cils bruns sur mes gants blancs, y laissant une tache qu'Angèle essaya vainement de faire disparaître. Troublée par l'exclamation pleine d'envie et de regret de la pauvre fille, je jetai vivement ma pelisse sur mes épaules et je m'éloignai précipitamment pour échapper à ses yeux qui ne pouvaient se détacher de moi.

J'eus au bal de Mme de Preval un succès fou, mais plus d'une fois, je me surpris pensant à Angèle, et malgré moi je regardai la trace laissée sur mon gant par cette larme qui me semblait être un reproche. Lorsque, sur le matin, je rentrai dans mon appartement, je trouvai la jeune fille endormie sur un fauteuil attendant mon retour. Je la contemplai un instant avant de l'éveiller ; elle souriait, et tout bas, elle balbutia dans son sommeil : on dira de moi comme de mademoiselle :

—Oh ! la jolie pierrette !

V

Un mois après ce bal déguisé, Angèle me quittait, rappelée dans son village par sa famille. La séparation fut pénible, car elle était à mon service depuis plusieurs années et, chose rare de nos jours, entre maître et serviteur nous nous aimions. D'abord elle m'écrivit, puis elle eut d'autres occupations, moi aussi, et j'oubliai complètement ma petite soubrette, quand un jour du mois dernier, mon frère me prenant à part me dit :

—J'ai eu, cette nuit, une étrange aventure, étrange et mystérieuse. Je te prie de me dire, avec la franchise qui te caractérise, si tu n'aurais pas fait quelque escapade, bien peu digne de toi, mais je te pardonne d'avance à condition que tu sois sincère et ne me caches rien.

—Escapade, moi !... m'écriai-je, sentant déjà la surprise faire place à la colère.

—Ecoute, ma petite, fit Jean adoucissant sa voix, tu ne peux guère me tromper, je t'ai reconnue...

—Reconnue ! Quand ? Où ?... Tu étais absent hier, cette nuit...

—Hier, oui ; cette nuit, non ; la preuve en est bien que nous nous sommes rencontrés cette nuit même ; tu sais en quel endroit... et je t'aurais moi-même ramenée à la maison sans des raisons majeures qui m'appelaient ailleurs. Elsa, ne mens pas, je t'ai reconnue, car tu es bien novice, ma pierrette.

—Ma pierrette !...

Ce mot seul me fit tressaillir et j'allais parler quand ma sœur ouvrant brusquement la porte me donna une lettre à l'aspect bizarre dont je ne ne connaissais pas l'écriture et que je me hâtai d'ouvrir. Elle était ainsi conçue :

A la demande pressante d'une pauvre fille en délire, je me permets, mademoiselle, de vous appeler à son chevet. Elle dit s'appeler Pierrette et ne cesse de prononcer votre nom. On nous l'a amenée ce matin dès l'aube, portant une toilette de bal et atteinte d'une maladie grave qui l'emportera sûrement avant la fin de ce jour. Si vous désirez la voir, hâtez-vous donc et le ciel vous récompensera de cette bonne œuvre.

SCŒUR SAINT-JOSEPH,  
à l'hôpital de \*\*\*

Je passai la lettre à Jean qui la lut et dit plusieurs fois :

—Mystère, mystère !

Puis il ajouta :

—Et j'ai fait sur toi un jugement téméraire, mais vraiment la confusion n'était pas permise !

VI

Pour la première fois de ma vie, je pénétrai dans un de ces asiles de la misère et de la mort. Une religieuse, en apprenant mon nom, m'invita à la suivre et je m'avançai, le cœur serré, ne sachant où porter mes regards entre les deux rangées de lits de la salle principale. Parmi ces visages livides, amaigris, anémiés par la maladie, je cherchais à reconnaître celle qui, disait-on, m'appelait à grands cris. Enfin, j'aperçus, sur un lit propre et blanc, soutenue par une sœur, la jolie Angèle qui n'était plus qu'une ombre.

Je m'approchai et lui pris la main. Alors dans un flot de paroles lucides et claires, entrecoupées seulement par une toux qui lui déchirait la poitrine, elle me raconta comment, depuis le jour où elle m'avait vêtue de ce charmant costume de pierrette, l'an dernier, elle n'avait plus eu qu'une seule idée, une seule qui la hantait jour et nuit : en porter le pareil une fois, au moins, être semblable à Mlle Elsa, et, pendant une soirée, une heure, être admirée comme elle. Et elle s'était tenu parole, la pauvre petite.

Revenue de son village avec quelque argent, don généreux d'une trop bonne marraine, elle avait refait exactement sans en rien omettre le travestissement rêvé, depuis le microscopique tricorne, jusqu'aux souliers à talons pointus et tout, tout son argent avait été dépensé à cette fantaisie déraisonnable. Elle avait attendu avec une anxiété fébrile le premier bal de la saison et ce bienheureux moment étant enfin arrivé, elle s'était rendue au théâtre, ravie, enivrée, folle. Elle avait eu du succès, non pas une heure, mais une longue soirée tout entière ; elle avait dansé avec de beaux messieurs qui lui avaient fait des compliments, offert du champagne et, sous son loup de velours noir, elle avait pu intriguer M. Jean, lui dire où il tenait son tire-botte, et combien de morceaux de sucre il mettait dans son café. Pauvre fille ! elle riait au souvenir de ce monsieur Jean qui la suppliait, cette petite masque indiscrette, de lui dire son nom, et, elle, de l'agacer encore davantage. Oh oui ! elle s'était amusée, amusée, amusée ! Mais il est temps de songer à la retraite ; elle sort du théâtre, comme ça, telle qu'elle est, car elle a oublié que Mlle Elsa avait, pour la garantir du froid une chaude fourrure et non un mauvais petit châle de laine tout troué. Elle sort du théâtre et la voilà saisie par un mal horrible, le mal de la mort. Un frisson, une syncope et la pauvre pierrette tremblante, glacée est tombée, inanimée sur la rae. Parler, donner un nom, une adresse... le peut-elle ? Alors on l'a mise dans un sac et deux hommes

l'ont conduite à l'hôpital où elle va mourir à vingt ans pour expier sa folie d'un jour.

Et moi, navrée, sans parole, j'écoutai. L'effort qu'elle avait fait pour me parler l'avait épuisée. Elle n'entendait pas les quelques paroles d'affection que je lui adressai en m'éloignant bien à regret de son lit de souffrance.

Le lendemain, Pierrette était morte...

Et lorsque par hasard, j'ai retrouvé, ces jours derniers, mon joli costume blanc encore frais et gracieux, je l'ai mis en pièces comme s'il était responsable du mal qu'il avait fait ; puis je me suis promis, quoique jeune encore, de n'assister jamais, jamais plus et sous aucun prétexte à un bal déguisé : l'âme de Pierrette m'y suivrait peut-être et, qui sait les reproches qu'elle pourrait m'adresser.

SIDONIE YELLA.

LES CHAPEAUX DU PRINTEMPS

(Voir gravures)

1. *Toque-turban.*—Le fond, semblable à une casquette, est de fil d'archal recouvert de tulle. On le couvrira d'abord de tulle de soie blanc richement

drapé, puis, d'un dessus de tulle noir brodé de paillettes et de chenille. Les bouillonnés de tulle blanc entourant le bord sont voilés par des feuilles laitonnées de tulle noir, brodées et pailletées. Héron blanc et plumes noires.

2. *Toque, garnie de fleurs.*—Au modèle en paille satinée le bord, en 2½ pouces, est échancré au milieu derrière, replié en dehors tout autour et appliqué au milieu devant à la calotte ayant 2½ pouces de haut. Sous ce bord, rattacher un deuxième en tulle laitonné, de 2¼ pouces devant, ½ pouce derrière. L'intervalle de 1¼ à 2½ pouces de haut est rempli par des roses rouges et au milieu devant de coques de velours de même couleur, chacune est voilée de dentelle de tulle noire. Derrière les coques, placer un héron noir et un arrangement de feuilles de tulle de 6½ pouces de haut, laitonnées et brodées de paillettes.

3. *Chapeau rond avec garniture de violettes.*—En filasse de nuance écru ; le bord a 4 pouces de large, la calotte enfoncée a 5 pouces de haut derrière, 3 devant. Biais en 5½ pouces, de velours noir à piqûres blanches, drapé légèrement autour de la tête et for-

mant à gauche deux pans courts pointus ; haut piquet de violettes.

4. *Chapeau en filasse garni de ruban.*—Le chapeau, dit "Buffalo Bill" à tête enfoncée et bord relevé de côté est en treillage de filasse très fin, garni de ruban de satin blanc en 5½ pouces et d'une longue plume d'aigle. Les deux coques de côté, demandent chacune 15 pouces de ruban. Plisser serré les bords obliques et les coudre côté à côté pour produire une coque ouverte vers le haut. Draperie légère de ruban autour de la calotte.

5. *Chapeau arrangé d'une forme de crin.*—La forme en crin de nuance héliotrope, a une calotte de 4 pouces de haut et un bord de 11 pouces de large ; ce dernier sera drapé sur une passe en fil d'archal de 3¼ pouces ; du bord en crin on franchera l'engrêlure et on la bâtera intérieurement contre la naissance de la calotte. Le bord plissé et drapé sera relevé jusqu'à 6½ pouces de haut à gauche. Garniture de ruban-satin noir en 4½ pouces disposé deux fois en torsade autour de la calotte. Nœud-chou bien fourni du même ruban, avec coques de 2 à 4 pouces de haut assemblées par



1. Toque-turban

2. Toque garnie de fleurs

3. Chapeau rond avec garniture de violettes

4. Chapeau en filasse, garni de ruban

5. Chapeau arrangé d'une forme de treillage de crin

Extrait de "La Saison"

LES CHAPEAUX DU PRINTEMPS

une boucle décorative ; héron noir. Sous le bord, cache-peigne en velours de 1¼ pouce de haut garni de primevères et de fleurs d'héliotrope.

DOUCE RÉVERIE

(COMPOSITION SANS A)

Sous les légères dentelles de son tout petit lit, bébé sommeille du doux sommeil d'un chérubin !

Dors bien et repose-toi, cher petit. Une protectrice dévouée, que l'on nomme une mère, veille, inquiète, près de ton chevet, et son dévouement te suffit.

Il est b'en joli, ton hébé, ten lre mère, et je conçois ton bonheur de posséder un tel trésor ! C'est une fleur du ciel exilée sur terre et que tes soins pieux doivent cultiver et embellir.

Sous le nimbe d'or de ses blonds cheveux, son front resplendit d'innocence et de pureté ; son œil est si bleu et si doux que, lorsqu'il s'éveille, étonné, je suis émue, j'éprouve un frisson de bonheur et pressens une vision des cieux.

Repose, mon doux chérubin ! Tes jours sont encore libres d'ennui et d'inquiétude ; tes rêves sont des rêves d'or.

Puisses-tu ignorer toujours que, sur terre, les pre-

mières heures seules sont heureuses et que notre vie est très souvent tissée de soupirs et fécondée de pleurs.

Je me trompe, tu ne dois point l'ignorer.

Que tu le veilles ou non, l'inflexible douleur te guette ; reçois ses leçons qui bientôt te seront enseignées. Ne les rejette point ; c'est l'école de l'expérience ; rien ne forme le cœur comme ses dures et sévères leçons.

Deviens un homme fort et généreux pour lutter contre les embûches d'un monde fourbe et trompeur. Souviens-toi que noblesse oblige, et conserve toujours purs ton honneur et ton doux nom de chrétien !

Prier, lutter, souffrir, c'est le propre d'un noble cœur. Retiens ces trois mots. Qu'ils te soient un guide et un soutien.

Prier Dieu ! Lutter et souffrir pour lui, quelle belle devise et quel but généreux.

JOSEPHÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Hull célébrera cette année le centenaire de sa fondation. Les éditeurs Laferrière & Pagé publieront, à cette occasion, un numéro spécial du *Spectateur*, intitulé : "Le Centenaire de Hull." Ce sera l'histoire

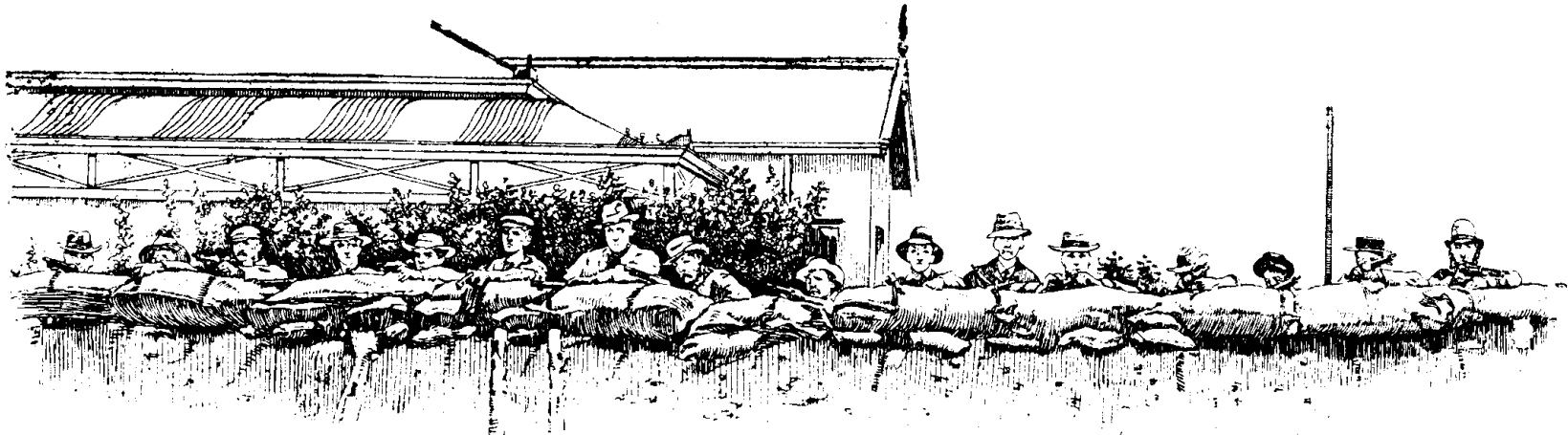
complète de cette ville industrielle, berceau du commerce du bois dans le district le plus productif en Canada. Ce sera une description vive de la vie aventureuse des pionniers de la Grand'Rivière, un panorama complet des splendeurs des plus pittoresques régions du pays. Ce sera surtout une étude fidèle du grand combat qui s'est engagé vers l'an 1800, au pied de la Chaudière, entre Philemon Wright et la nature inculte, combat qui a gardé de son intérêt jusqu'au jour où Hull, toujours triomphant, dut enfin céder le pas à Bytown, désormais Ottawa.

Laferrière & Pagé n'épargneront ni le temps ni l'argent, pour donner au public un volume remarquable. La partie illustrée comprendra des vues nombreuses de tout ce qui peut servir à l'histoire politique, religieuse, commerciale et sociale de Hull. La partie littéraire comprendra une foule d'articles, la plupart payés, écrits par des spécialistes.

"Le Centenaire de Hull" paraîtra, dans les deux langues, vers le mois de juin.

Le rôle des femmes dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, ce qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient.

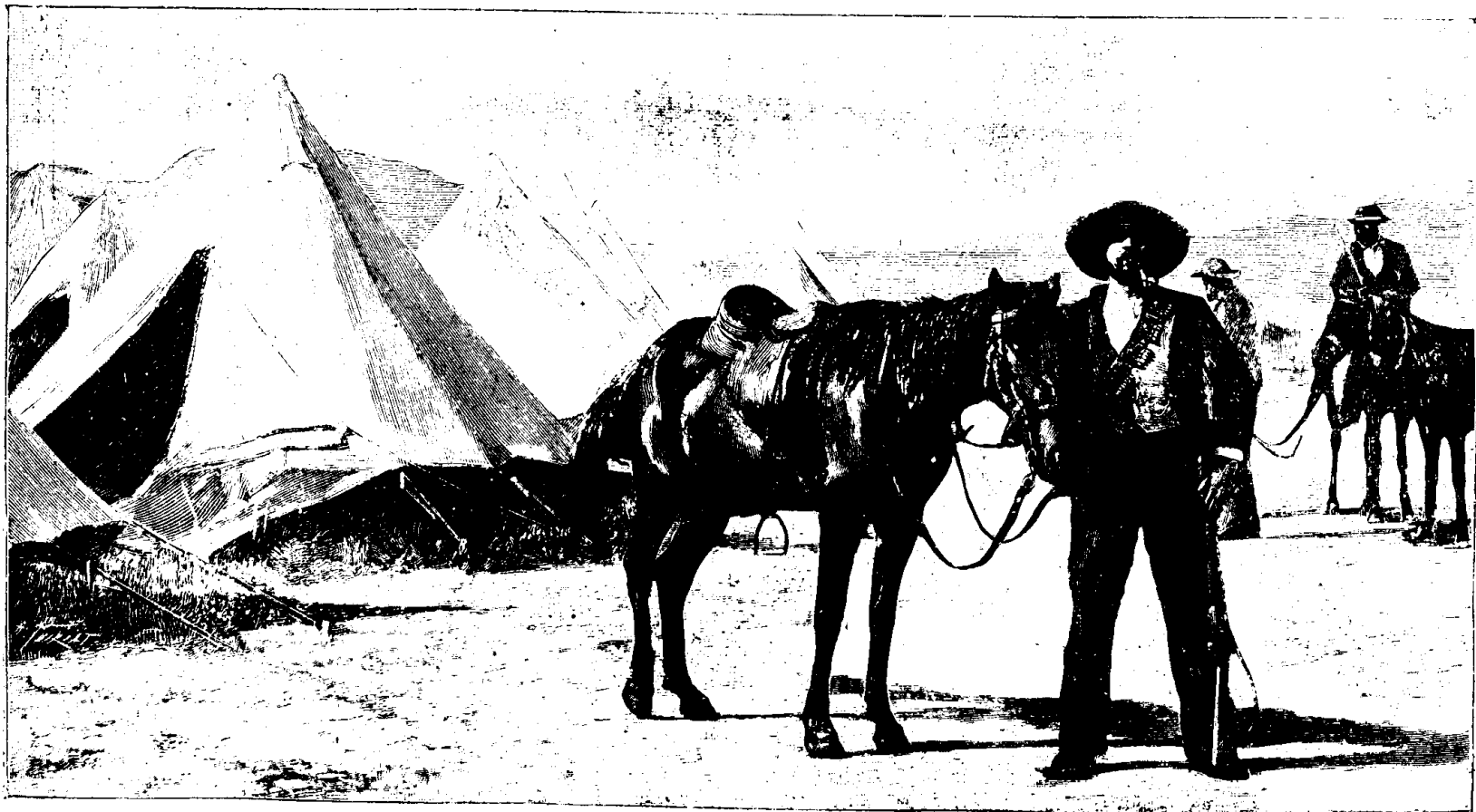




Retranchement anglais à Mafeking



La casemate du colonel Baden Powell à Mafeking



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Camp boer

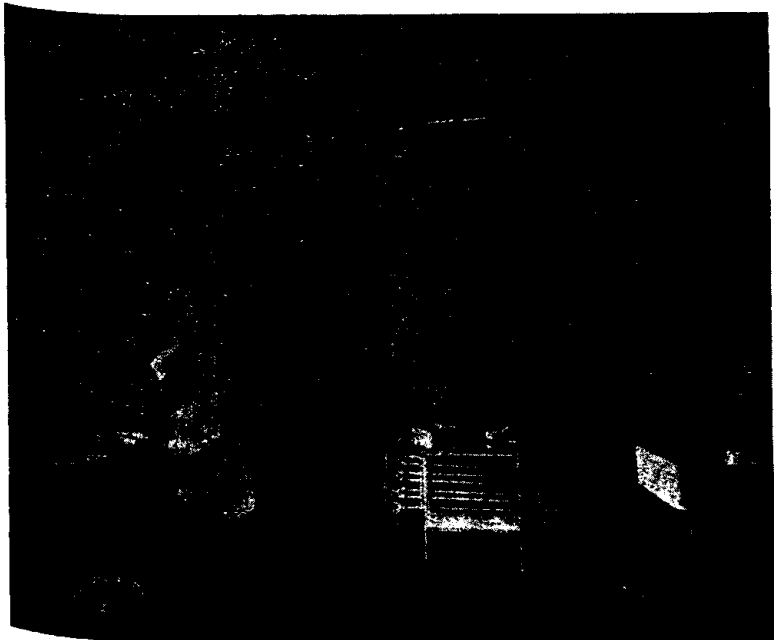
Alors  
quelque  
à se dé  
tique e  
même l  
plus so  
l'expres  
blanche  
posa, s  
plis an  
son bea  
d'orange  
une jo  
de ses  
sait-ell  
Jean  
elle so  
chamb  
raient  
Tinvill  
l'atten  
et alla  
Alors  
Une  
saeint  
—E  
—S  
—N  
—J  
—H  
dions c  
plus tr  
—J  
Elle  
dit ave  
—A  
che si  
jamais  
pour v  
—M  
quier.  
mon r  
ne cro  
n'as é  
es tro  
—J  
la jeu  
—J  
votre  
—Q  
que v  
tard.  
—N  
ture  
compl  
—E  
bli est  
Elle  
et vou  
la, av  
—N  
si elle  
lée, s  
ma ro  
Le  
céc, n  
fille l  
se tro



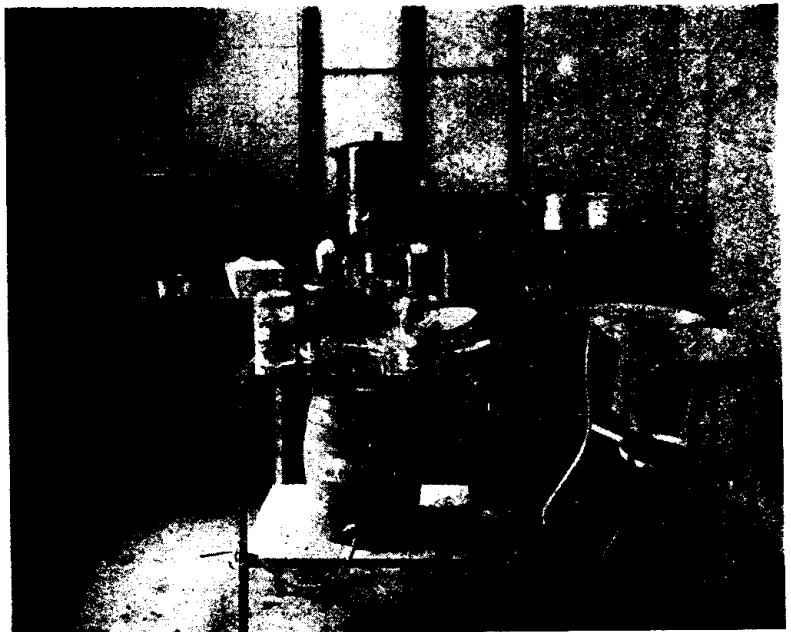
Institut Vaccinal



Salle d'attente



Laboratoire de bactériologie



Salle de stérilisation



Salle d'opération



Salle d'incubation

# FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—A la revoyure, dit Baptiste en ôtant sa tuque, sans plus s'occuper de la pluie que s'il eût fait le plus radieux soleil d'automne.

—Non, non, reste. D'ailleurs, n'avons-nous pas besoin d'un chaperon ?

Florence sourit malicieusement.

—Eh ben ! dame, va pour le chaperon.

Ce qui ne l'empêche pas, après avoir battu le briquet et allumé son brûle-gueule, de s'en aller tranquillement comme avant-garde, laissant les deux jeunes gens ensemble.

—Troune de l'air, pensait-il, j'suis ben sûr, tout d'même qu'y z'aiment mieux m'voir devant que par derrière.

On fut bientôt rendu à la demeure de la jeune fille.

—Ninette, demanda Florence en entrant, mon père est-il chez lui ?

—Non, mademoiselle, il est sorti précipitamment sans dire où il allait.

—C'est bien. Conduisez ce monsieur dans la salle à manger et servez-lui tout ce qu'il désirera. Vous mettez une bûche dans le foyer, car ces braves sont trempés jusqu'aux os.

Baptiste, le pauvre Baptiste, était ni plus ni moins qu'abasourdi.

—Mais m'amzelle, dit-il en tournant sa tuque entre ses doigts.

—Allez, allez, répond-elle, mais surtout pas d'amourette avec Ninette.

—Tout d'même, pensait Baptiste en s'éloignant, quel beau couple y feraient ces deusses lott'.

—Maintenant, mon cher Hubert, assieds-toi dans ce fauteuil, et appuie ta tête sur ce coussin. Comme cela, voilà qui est bien. Non, je vais te donner un autre coussin, tu seras mieux.

—N'est-ce pas que tu es bien comme ceci ?

Et Florence allait légère et empressée semblant glisser comme une vision angélique sur le riche tapis du salon, choisissant les coussins les plus moelleux, avançant un tabouret, allumant de nombreuses bougies.

—Veuille espérer une seconde, je vais aller chercher ma trousse de médecin.

—Mais...

—Pas un mot, ou je te...

Elle part en faisant entendre un délicieux frou-frou et un petit rire perlé qui laissent une douce sensation au cœur d'Hubert. Peu d'instant après, il entend de nouveau le frou-frou, et il voit la jeune fille tenant dans ses mains un bassin, des bandages, en un mot, tout ce qu'il faut pour faire un pansement.

Voilà ce que Florence appelait magistralement sa "trousse de médecin."

—Mais que veut dire tout ceci ? Ne dirait-on pas que je suis à l'article de la mort ?

—Hubert, on craint toujours pour ceux que l'on aime.

Lorsque le blessé sentit les mains de Florence passer à travers ses cheveux pour en dégager le sang, lorsqu'il vit sa bouche si près de la sienne qu'il en aspirait l'haleine parfumée, il eut un tressaillement.

—Il fait si bon d'être soigné par toi, Florence, que j'irais volontiers me faire fendre la tête une seconde fois.

—Je ne me savais pas si bon médecin, répliqua la jeune fille en souriant.

—Mais, tu veux me faire jouer au colin-maillard ? Laisse moi donc les yeux à découvert, que je puisse te contempler.

Tous deux étaient si occupés qu'ils ne s'aperçurent pas que la porte venait de se refermer sur le notaire et sur deux autres autres individus, dont l'un portait le bras en écharpe.

—Monsieur le docteur, combien vous dois-je ? interrogea le patient.

Florence lui mit gentiment une main sur la bouche en disant :

—Sois tranquille, nous réglerons cela plus tard.

La jeune fille était debout devant Hubert, les yeux baissés sous le regard du jeune homme. Elle lui semblait encore plus belle. Comme les astres de la nuit embellissent le dôme indigo, ainsi la charité ajoutait un nouveau charme à la jeune Canadienne. En voyant ce rayonnement de beauté, de candeur, de bonté, Hubert sent sa poitrine près de se rompre, tant son cœur bat avec force. Il se lève, s'élance vers la jeune fille, ceinture sa taille de ses bras, et, approchant ses lèvres de celles de Florence, il y dépose le premier et le dernier baiser qu'il devait jamais lui donner.



Et il disparut dans les ténèbres du soir

Baiser prolongé, sauvage, inénarrable, où il y mit toute sa passion et tout son cœur.

Ah ! pourquoi faut-il que ce jeu innocent des petits chérubins aux yeux humides et aux ailes d'or, qui folâtraient dans l'éternel infini, soit profané, foulé aux pieds par de morbides insensés qui se flattent de trouver de la délectation dans le rapt de ce trésor, une des plus précieuses faveurs que l'homme puisse espérer de la femme, lorsqu'elle fait passer sa vie dans ce baiser et que, sans parler, elle s'écrie d'une façon plus éloquente que les paroles : "Je t'aime, et ce baiser est le serment inviolable de mon amour !"

Le baiser, comme l'amour dont il est l'indice palpable, ne se vole pas, il se gagne, et maudite soit cette ridicule et insipide application de la bouche sur la peau, quand c'est l'indifférence, la haine, le mépris que l'on embrasse. Le baiser n'est-il pas l'échange momentané de deux âmes, moment sacré et toujours nouveau où, dans une sublime extase, nous oublions tout ce qui nous environne pour ne penser qu'à savourer cet enivrant nectar que nous buvons aux lèvres de la femme qui nous laisse tout étourdis et la

gorge brûlante, avec un seul regret, que ce bonheur soit aussitôt fini que commencé, avec un seul désir, de retourner à la coupe enchanteresse aussitôt que son amoureuse ou capricieuse volonté nous le permettra ? Car, à peine avons-nous eu l'illusion rapide de notre disparition de la plate-forme boueuse, que déjà nous y sentons de la plus vive que jamais.

Hubert prononce des paroles si caressantes à la fille du notaire, qu'il lui semble entendre le souffle du zéphire agitant les branches des lilas en fleurs au printemps, ou le mélodieux murmure du ruisseau se faulant à travers les roches en se mêlant à l'hymne du rossignol qui effleure l'eau verdelette et limpide du bout de son aile.

Florence, dit-il, ma bien aimée Florence, depuis que tes yeux se sont levés sur les miens, le ciel me semble plus pur, les ondes plus cristallines ; les astres, la nuit, brillent avec un éclat plus resplendissant, et les moindres actes de ma vie se changent en des moments sacrés et ensoleillés de bonheur, lorsqu'ils sont mêlés à ton souvenir, c'est-à-dire toujours. Florence, pour toi, fille chérie, je quitterais tout, même ce que j'ai de plus cher au monde. Pour un seul de tes sourires, je donnerais toute la gloire et tous les hommages qu'un mortel puisse ambitionner.

—J'abandonnerais tout, excepté l'honneur.

—Avec toi, Florence, j'irais m'ensevelir dans les régions les plus stériles et les plus sauvages de la terre. Avec toi, j'irais dresser ma tente au milieu des sables torrides de la blanche et mystérieuse Egypte ; avec toi, j'irais me murer dans une grotte écartée au bord de la mer, recouverte de varech et tapissée de pampre vert.

—Et dérobant, avec un soin jaloux, aux yeux de l'humanité, cette création adorable, je saluerais chaque lever de l'aurore et chaque coucher du crépuscule, en louant le Dieu de la nature qui m'aurait assez aimé pour me donner une femme telle que toi. Florence, implora-t-il, en se glissant aux pieds de la jeune vierge pâle d'émotion et d'enivrement, veux-tu m'accorder ta...

Mais qui pourrait décrire les sentiments de stupeur, de rage, de honte, de douleur qui s'emparèrent de son âme, lorsqu'il entendit ces paroles qui cinglèrent ses oreilles comme un coup de knout :

—Oui ; nous allons les faire arrêter, ton, Papi-neau, Nelson, Morin, Rolette, Cartier, et tout le reste de la canaille. Nous en avons assez de ces hommes qui auraient besoin de se mettre plus de plomb dans la tête que dans leurs fusils.

Le jeune homme bondit sous l'outrage comme le fauve dont les flancs viennent d'être lacérés par la flèche empoisonnée.

La jeune fille, redoutant un malheur, se suspend à son cou.

—Entends-tu Florence, entends-tu ? Et ce sont là les paroles de ton père ! Oui, je reconnais bien sa voix, lui le loyal à l'Angleterre ! Florence, la fille d'un bureaucrate ! Florence, toi si belle, si bonne, si dévouée, si canadienne française, la fille d'un traître, d'un ennemi des patriotes ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte avant d'avoir connu cette affreuse vérité ? Mais, je suis fou, cela ne se peut pas. Florence, dis que je n'ai pas bien entendu ?

En ce moment, le jeune homme semblait transfiguré par le paroxysme de sa douleur et par l'immensité du sacrifice qu'il allait accomplir.

—Baptiste, commanda-t-il en le voyant entrer dans le salon, écoute bien ce que je vais te dire. Va trouver M. Brown, sans perdre un instant, et dis-lui que je lui demande son meilleur cheval de selle. S'il te fait quelque observation, tu lui répondras que c'est pour la cause des patriotes.

A peine Baptiste fut-il parti que le jeune homme s'affaissa sur un sofa en pleurant comme un enfant, et en se tordant les bras de désespoir.

—Florence, la fille d'un de mes ennemis ! répète-t-elle sans cesse. Elle, pour qui j'aurais donné mille vies ; elle, pour qui j'aurais senti ma chair crépiter sur un gril, sans mot dire ; elle, dont un seul baiser m'eût fait mépriser la distance, la faim, la soif, le froid, faut-il donc que je la quitte pour toujours ?... Non, cela ne

« Je ne peut pas, cela ne sera pas, j'abandonnerai tout, plutôt. Florence, viens avec moi, et fuyons jusqu'aux extrémités du monde. Ta volonté sera mienne, tes désirs seront miens. L'amour, après tout, n'est-il pas le seul bienfait réel, le seul bien durable, le seul dont il vaille la peine de s'occuper ? Adieu ! cause sacrée de la patrie ! Aujourd'hui, ton étincillant soleil a lui de la dernière fois pour moi. Je ne suis plus un fils du Canada, je suis un étranger, un paria, je suis tout, excepté un Canadien français. Mais cette femme l'emporte, et je ne puis la quitter... Choisis, pour te défendre, pour défendre ton glorieux drapeau sur lequel je n'ai même plus le droit de lever les yeux, un homme plus homme, un homme pour qui tu es quelque chose de plus élevé que l'amour d'une femme, que les grandeurs, que les richesses ; un homme enfin qui ait au cœur la rage de l'Angleterre, qui a pris naissance dans le sang intoxiqué et la haine immonde de l'ange que Jéhova, d'un regard, précipita dans l'abîme !

« Que faire, mon Dieu, que faire !...

« Viens, ma Florence, viens, fille chérie, viens que je te presse contre mon cœur !

La jeune fille, éperdue, se jette dans ses bras. Elle éclate en sanglots et appuie sa tête renversée sur son épaule. Son sein gonflé se soulève sous les spasmes de son désespoir.

Hubert, à cette vue, se sent faiblir de plus en plus. C'en est fait... Il va commettre une lâcheté...

Non !...

Il est une chose supérieure à l'amour : c'est l'honneur, c'est la patrie.

Le sacrifice est grand, mais il videra ce calice amer jusqu'à la lie, dût-il lui en coûter la vie.

— Mais que dis-je ? poursuit-il ; moi abandonner ma patrie pour l'amour d'une femme : ne suis-je donc plus ce Canadien-français que ma mère endormait jadis sur ses genoux en chantant les refrains des héroïques gestes de nos aïeux ? Ne suis-je plus le Canadien-français à qui mon père a dit sur son lit de mort : « Mon fils, le jour où tu trahiras la cause sainte entre toutes de la patrie, tu deviendras un être plus abject que l'Anglais qui cherche à nous faire ramper à ses pieds. » Ne suis-je donc plus ce Canadien-français qui a déjà versé son sang pour la cause de la patrie souffrante ?

Soudain, il entend résonner des pas de cheval qui s'arrêtent à la porte. Alors son patriotisme, un instant assoupi, se réveille. Il repousse la jeune fille et s'élançant vers la porte, il s'écrie dans un suprême élan du cœur :

— Adieu, Florence, adieu.

Et le front encore entouré de bandages ensanglantés, la chevelure en désordre, l'œil agrandi par la fièvre, il a une main sur la poignée de la porte, prêt à fuir cette maison désormais maudite, lorsqu'il voit en face de lui M<sup>re</sup> Jean Drusac, Gustave Turcobal, et un féal sujet de sa Très Gracieuse Majesté Georges III, qui veulent l'arrêter au passage.

— Au revoir, monsieur, ricana le jeune patriote ; on ne me prend pas comme une souris dans une souricière. Continuez votre œuvre de dégradation. Rampez, rampez, rampez toujours, essuyez la poussière du soulier de l'Anglais, et lorsque vous vous serez suffisamment avilis et avachis, peut-être obtiendrez-vous une petite médaille ou un bout de ruban pour vous récompenser de votre loyalisme. Nous nous reverrons, je l'espère. Je vous donne rendez-vous à Saint-Denis.

En sortant, il voit Baptiste qui l'attendait à la porte avec le cheval qu'il tenait par la bride.

— Baptiste, dit-il, en serrant affectueusement les mains de son généreux compagnon, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde.

Il saute sur son coursier.

— Hubert, Hubert ! crie la jeune fille, en courant après le Canadien-français déloyal à la couronne britannique qui nous protège et nous conserve, et sans laquelle nous retournerions dans le néant.

Mais déjà le jeune homme est parti à bride abattue. Florence n'entend plus que le bruit cadencé des sabots du cheval qui a disparu dans les ténèbres du soir.

Cette femme voit, dans une vision rapide, tout son

bonheur qui vient de s'écrouler, sa destinée brisée d'une manière irrémédiable, et l'objet de ses rêves et de son amour qui court à la mort.

Elle voit tout en un instant. C'est la foudre qui tue. Elle pousse un grand cri et tombe inanimée au milieu de la rue dans la boue.

(A suivre)

## MAGIE BLANCHE

LA CARTE CHANGEANTE

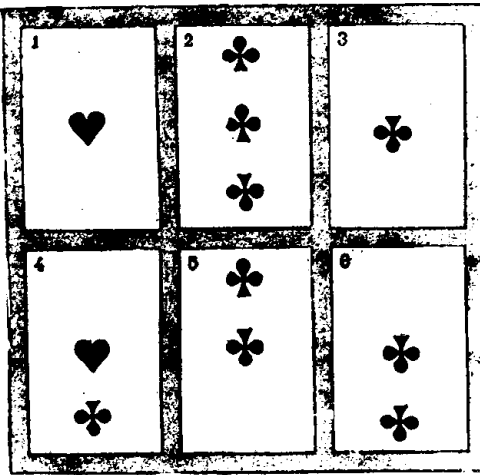
Le tour de la *carte changeante* se fait par différents moyens. Voici le plus simple :

« Je vous présente un as de cœur (fig. 1), ne le quittez pas des yeux ; je vous en montre le dos, et je prie ce jeune homme de tâter la carte : elle n'a pas double épaisseur, n'est-ce pas ? Je la relève : c'est maintenant un trois de trèfle (fig. 2) ; je l'abaisse une seconde fois devant moi et je la relève : c'est un as de trèfle (fig. 3). »

Le secret ?

Sur un as de trèfle dessinez un second trèfle placé comme le montre la figure 6 ou, si vous préférez, collez du papier blanc sur le troisième point d'un trois de trèfle (on ne montre que de loin la face de la carte changeante).

Dans une carte de cœur découpez un point, autour duquel vous laisserez du blanc, de manière à avoir un rond du diamètre d'un sou.



Avec un peu de savon, fixez provisoirement ce cœur sur le point du milieu de la carte numéro 6 ; vous obtiendrez ainsi la carte que montre le numéro 4.

Pour produire aux yeux de l'assistance un as de cœur (fig. 1), vous n'avez qu'à présenter la carte numéro 4 en tenant le pouce sur le point de trèfle qui est en bas.

Pour montrer un trois de trèfle (fig. 2), vous ferez sauter, d'un coup de doigt, le point de cœur collé par le savon sur le trèfle du milieu, et, après avoir retourné la carte de haut en bas, vous la présenterez en tenant votre pouce sur la partie qui est blanche au bas de la carte numéro 5.

Enfin, pour montrer un as de trèfle, retournez encore une fois la carte de haut en bas, et, tandis que vous la présenterez, votre pouce cachera le point de trèfle placé en bas dans la figure 6.

En un mot : tandis que les spectateurs croiront voir successivement les cartes 1, 2 et 3, ce sera toujours la même carte que vous leur montrerez ; la première fois, surchargée d'un point de cœur, la seconde et la troisième fois, en cachant soit le côté blanc du bas de la carte, soit le point du bas de la carte à deux points.

Il ne faut pas insister sur ce petit tour, et il produira tout son effet.

MAGUS.

« Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite qui donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée. — LE PLAY.

## NOS FLEURS CANADIENNES

Le *nénuphar d'Amérique* a une fleur globuleuse et dorée de la grosseur d'une pomme. Les feuilles sont épaisses, en forme de cœur et longues d'une dizaine de pouces. C'est une de nos plus belles plantes aquatiques.

Les botanistes européens lui ont donné les noms de *nuphar advena* ou *nymphaea advena*, mais ce mot *advena* qui veut dire *étranger* ne nous convenait pas, puisqu'il est originaire de l'Amérique du Nord, et Provancher a pris sur lui de changer son nom spéci-



fique en celui d'*Americana* et il a bien fait, car autrement nous disions étrangère une plante qui est indigène.

La famille des nymphéacées, dont le *nénuphar* fait partie, n'est représentée au Canada que par deux genres : la *nymphaea* et le *nénuphar* ; et de ces deux genres nous n'avons que trois espèces : la *nymphaea odorante*, le *nénuphar d'Amérique* et le *nénuphar de Kalm*.

Toutes ces plantes portent de jolies fleurs, d'un effet superbe, dans les jardins où existent un étang ou qui sont traversés par un cours d'eau et leur culture devrait être répandue, car elle est très facile.

E.-Z. MASSICOTTE.

## THÉÂTRES

CLUB LE MONTAGNARD

Mardi, le 20 mars, aura lieu un joli concert donné par le club de raquettes Le Montagnard.

Ce concert aura lieu au Cercle Villo-Marie, 1717 rue Notre-Dame, à 8 heures précises du soir.

On peut se procurer des cartes chez MM. Ed Archambault, 1686 rue Sainte-Catherine ; Ed. Hardy, 1676 rue Notre-Dame ; J.-W. Shaw et Cie, 2274 rue Sainte-Catherine.

Nous espérons que le public se portera en foule à ce concert et donnera ainsi une marque de l'intérêt qu'il porte à cet excellent club.

SOIRÉES DE FAMILLE

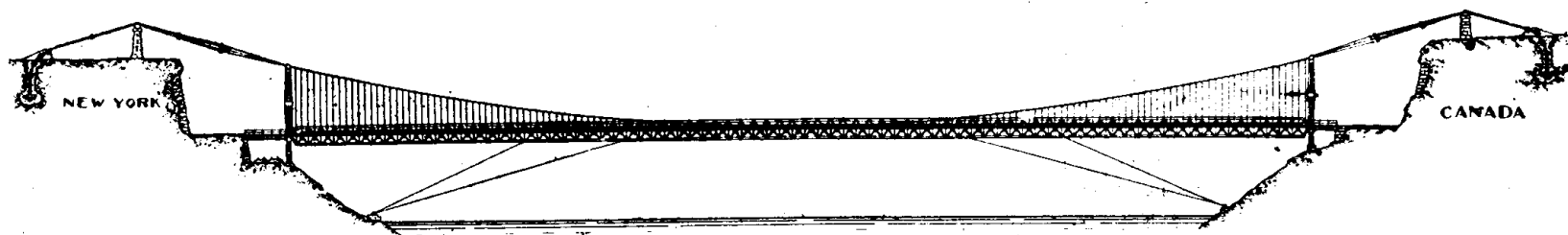
Superbe, superbe, la comédie *Maître Corbeau*. Je crois même que je n'ai jamais savouré une pièce avec autant de satisfaction. La fable de Lafontaine a été mise en action d'une façon simplement superbe. La distribution était très bien faite et les rôles bien sus ; en sorte que tout a marché comme sur des roulettes. Les spectateurs étaient enchantés.

Pour la semaine prochaine, jeudi le 22, on nous donnera *Les Boulinards*. Cette désopilante comédie est suffisamment connue pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Ceux qui l'ont déjà entendue y retourneront certainement et aux autres nous conseillons de ne pas manquer l'occasion. Il faut avoir vu *Les Boulinards* au moins une fois dans sa vie.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Depuis l'ouverture du théâtre, au carré Chaboillez, la clientèle a toujours été en augmentant.

Cette semaine c'est *Martyre*, qui tient l'affiche. Le sujet est des plus palpitants. Nous verrons Mme de la Sablonnière dans un de ses meilleurs rôles, Laurence de Moray. Nous entendrons aussi M. J. P. Filion, le régisseur de la troupe, dans le rôle principal, l'amiral de Lamarche. Les amateurs de théâtre français auront une bonne occasion pour s'amuser cette semaine.



LE NOUVEAU PONT SUSPENDU DE LEWISTON.—Distance entre les tours, 1,040 pieds ; longueur des câbles, 800 pieds (Voir l'article, " Les merveilles de la science ")

## RÉCIT DE VOYAGE

### LA PERSE INÉDITE

Un collaborateur du *Frank Leslie's Popular Monthly*, qui vient de traverser la Perse, nous rapporte des détails bien curieux sur les mœurs des Persans. Ce peuple, jadis le maître du monde, n'est plus aujourd'hui qu'une masse misérable, ignorante et malpropre ; son genre de vie nous ramène, par son état primitif, de vingt siècles en arrière de la civilisation.

A part Téhéran, que les shahs ont embelli et enrichi aux dépens des autres cités, la Perse offre partout, dans les villes comme dans les villages, un aspect de misère et de tristesse. Les maisons sont bâties avec de la boue durcie, que la pluie ramollit et traverse ; elles n'ont point de fenêtre et reçoivent l'air et le jour par la seule ouverture de la porte. Le propriétaire d'un village a parfois une maison en briques, mais rarement ; généralement, les autres habitations des Persans plus aisés ne diffèrent de celles des pauvres que par une pièce de plus au premier étage et qui a des fenêtres garnies de treillage.

Les maisons se composent de plusieurs pièces autour d'une cour malpropre ; souvent il n'y a qu'une seule salle où gens et bêtes se blottissent pêle-mêle. Le voyageur qui raconte ces impressions fut fortement étonné lorsque, étant descendu dans la plus belle chambre d'un villageois persan pour y passer la nuit, il fut réveillé le matin par la procession de tous les bestiaux domestiques de la ferme qui opéraient une sortie à travers sa chambre : des chevaux, des vaches, des ânes et un troupeau de moutons défilèrent devant son lit.

Les rues dans les villages sont encombrées de gros tas de fumier, de paille et d'ordures qui, mêlées ensemble, forment une sorte de pâte dure : c'est le combustible du Persan, avec des herbes et des racines qui séchent sur les toits. Les arbres sont trop rares et trop précieux pour être brûlés.

Les moyens de chauffage, même dans les villes et dans beaucoup d'habitations à Téhéran, sont excessivement primitifs : c'est une jarre en terre, profonde de trois pieds et large d'un pied et demi, qui sert de poêle. Cette jarre est enfouie dans le parquet avec son orifice au niveau du sol. Quand il fait très froid, une carcasse de bois recouverte de tapis est posée sur l'ouverture du poêle pour concentrer la chaleur, et toute la famille vient s'asseoir à l'entour, en enfonceant les jambes sous la couverture.

Tout le monde n'a cependant pas même ce poêle primitif en Perse, et la plupart des habitants n'ont pas d'autres moyens de chauffage que le *Kursee* : c'est une terrine pleine de braise placée par terre au milieu d'une pièce et recouverte d'un cadre de bois et de tapis. L'usage du *Kursee* est aussi répandu à Téhéran et dans les autres grandes villes que dans les petites.

Le Persan ne change pas de linge tout l'hiver ; beaucoup portent leurs effets tout le long de l'année sans les nettoyer. Le confort et la propreté leur sont totalement inconnus.

Bien que l'aspect d'une ville persane puisse paraître intéressant à l'étranger, la vie y est ennuyeuse et triste, pour la femme surtout. La loi de l'Islam permet à chaque homme d'avoir quatre épouses et autant de favorites et d'esclaves qu'il peut en entretenir. Si les femmes ont cessé de lui plaire, le Persan peut divorcer par un moyen bien simple : il n'a qu'à prononcer trois fois le mot " bosh. " Dit une fois, ce mot

n'a pas d'importance ; mais à la troisième, la femme est obligée de partir.

Le long de la mer Caspienne, les hommes se marient au printemps afin de bénéficier, pendant cette saison, du travail de leur femme dans les rivières, et répudient leurs épouses ensuite pour n'avoir pas à les nourrir l'hiver. On trouve à Meshed, lieu de pèlerinage très fréquenté, toute une large population de femmes qui, loin de leurs familles et de leur pays, viennent se marier là avec les pèlerins pour un jour ou un mois, selon la durée du séjour. Des prêtres mahométans sanctifient ces alliances temporaires qui font de Meshed, ville sainte par excellence, le lieu le plus corrompu de l'Asie.

L'épouse persane tient si peu de place dans la vie de l'homme, qu'il n'y a pas, en leur langue, d'expression pour rendre les mots " d'épouse " et de " foyer. " Un étranger qui demandait un jour à une jeune et jolie femme persane si elle aimait son mari, obtint cette réponse imagée et significative : " J'ai autant d'amour pour mon mari qu'un tamis contient d'eau. "

Si les villages et les villes de la Perse paraissent pauvres, Téhéran respire de richesse. C'est un bizarre mélange de magnificence barbare et de clinquant moderne. Dans le vaste musée du shah, des bijoux inestimables sont entassés dans des bocaux à conserver, dont on n'a même pas eu le soin d'enlever les étiquettes. Des jouets en émail, des bibelots sans goût et sans valeur voisinent avec des merveilles d'ivoire ou d'or sculptés.

Les audiences se donnent dans la cour du palais, ornée de lampes informes et protégée par un entourage de panneaux chancelants. Des officiers d'opéra-comique montent la garde tout autour.

Le trait le plus caractéristique du Persan est le fanatisme, un fanatisme sans bornes. Les Mollahs ou prêtres ont sur leurs fidèles un pouvoir absolu, et la loi religieuse envahit souvent le domaine de la loi civile. Un criminel qui se réfugie dans une mosquée échappe à la justice, si toutefois on peut parler de justice en Perse. La loi y est appliquée au gré des fonctionnaires qui torturent les prisonniers et les détenus jusqu'à ce que leur famille ou leurs amis viennent les racheter avec de l'argent. Un seigneur persan raconte avoir vu, dans la maison du gouverneur d'Urumia, une femme, coupable de quelque légère offense, enfermée dans un sac et broyée à coups de massue. A Maragha, au jardin public, se dresse une colonne blanche dans laquelle, tout récemment, un brigand a été muré vivant.

Le Persan, profondément fataliste, porte sa misère sans révolte, avec une morne résignation : " Inshallah ! " dit-il à propos de tout : " Dieu le veut ! " Les chemins sont impraticables, les ponts s'effondrent, le bétail meurt, la loi est cruelle : " Qu'y faire ? C'est le destin ! " Le pays tombe en ruines, le désordre et la démoralisation règnent partout : " Inshallah ! Dieu le veut ! "

THÉRÈSE MANDEL.

La femme est l'être le plus parfait entre les créatures : elle est une créature transitoire entre l'homme et l'ange.—BALZAC.

Sans les femmes, l'homme serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter soi-même.—PRUD'HOMME.

## LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

### LE NOUVEAU PONT SUSPENDU DE LEWISTON SUR LE NIAGARA

Ce magnifique pont est construit sur l'emplacement de celui qui, bâti en 1851-52, fut détruit par une tempête le 1er février 1864.

Le nouveau pont qui relie le Canada à l'Etat de New-York, passant au-dessus des gouffres du Niagara, est d'un aspect grandiose, comme on en peut juger par le dessin que nous en donnons ici.

Ses dimensions sont colossales : il a d'une tour à l'autre une longueur de 1040 pieds. (La plus grande arche du pont Victoria, à Montréal, n'a que 330 pieds).

Les quatre câbles qui le soutiennent ont 800 pieds de long, et sont formés chacun de quatorze câbles d'acier de 2½ pouces de diamètre.

Le pont qui a 28 pieds de large contient, comme le pont Victoria, une partie centrale pour une voie de chemin de fer, et deux passages latéraux pour les voitures.

On peut voir par la gravure ci-jointe comment les câbles, fixés à des plaques d'acier, sont retenus dans des puits profonds qu'on a remplis de ciment après les y avoir solidement installés.

### LES MÉTAUX DU SOLEIL

La liste des métaux qui se trouvent dans le soleil augmente peu à peu. Fait curieux, on découvre dans le soleil des corps que nous ne connaissions pas encore sur terre. On se souvient que c'est M. Norman Lockyer qui annonça le premier, il y a déjà plus de quinze ans, que certaines raies très brillantes du spectre du soleil devaient être considérées comme l'indice de l'existence d'un gaz inconnu, auquel il donna le nom d'*Hélium*. Ce corps resta longtemps problématique. Mais, en 1895, M. Ramsay parvint à le trouver sur notre globe ; il l'isola et en détermina la densité qu'il trouva égale à peu près au double de celle de l'hydrogène.

M. Lockyer, vers la même époque, aperçut aussi dans le spectre de la couronne solaire d'autres raies colorées qu'il attribua à la présence d'un autre élément qu'il appela *Coronium*. On n'a pu jusqu'ici rencontrer cet élément sur la terre. Cependant *Promethéus* a annoncé dernièrement qu'un spectroscopiste italien était parvenu à distinguer les raies du *Coronium* dans les gaz incandescents rejetés par le cratère du Vésuve. Le *Coronium* existerait donc aussi dans les profondeurs du globe terrestre. Ce n'est pas tout encore. Toujours par l'étude des raies spectrales, d'autres physiciens ont caractérisé deux nouveaux métaux dans le soleil. Et, par anticipation, on les a désignés sous les noms d'*Aurorium* et de *Nebulum*. On a été jusqu'à supposer que, d'après leur position dans les enveloppes gazeuses du soleil, ces éléments métalliques devaient être plus légers que l'hydrogène.

En somme, en attendant mieux, on peut dire qu'il existe dans le soleil au moins quatre métaux dont deux sont très rares sur la terre, et dont deux nous sont encore inconnus. Il est singulier que ce soit à 38 millions de lieues de notre planète que l'on ait été découvrir des métaux qui existent sur la terre et dont nous ignorions absolument l'existence.

SOUVIENS-TOI

*Errant dans son exil de rivage en rivage,  
L'homme n'est ici-bas qu'un obscur voyageur ;  
Rien ne rappellera son rapide passage,  
S'il n'échange en chemin quelques parts de son cœur.*

*En vain, contre l'ardeur du torrent qui l'entraîne,  
Il voudrait se fixer où l'attachent ses vœux ;  
Ranimant aussitôt son éternelle haine,  
Le sort à ses amours l'arrache sans adieux.*

*Alors il lève au ciel son regard plein de larmes  
Et demande à grands cris un remède à ses maux.  
" Souviens-toi ! " dit un ange, en voyant ses alarmes ;  
" Le ciel à ta douleur oppose ces deux mots."*

PAUL DE BRUCHI.

Sherbrooke 1900.

POUR FAIRE UN CIVET

Quelle jolie fable, terminée par une moralité savoureuse, le " Bonhomme " eût écrite avec cette histoire du paysan de Montmagny qu'un lièvre alléga spirituellement de sa bourse au moment où l'homme lui en attachait les cordons autour du cou, dans l'intention évidente de se procurer un civet sans délier la dite bourse !

On voit notre campagnard s'en retournant du marché, où il venait de vendre un cheval, tout guilleret, ayant en poche, soigneusement nouée, la grosse bourse de cuir en laquelle tintaient de beaux louis d'or. Après de longs pouparlers, durant lesquels il avait dépensé, sans compter, des trésors d'éloquence, tout en vidant bouteille, il avait réussi à convaincre son client, et d'un grand coup de poing sur la table, avait mis fin à la discussion et conclu l'affaire. Le cheval, objet de ces controverses, était adjugé au preneur pour le prix de 765 francs. Un dernier verre de vin, de cidre ou de bière absorbé et le compère reprenait gaiement le chemin de son village, léger de soucis et lourd d'argent.

Plevait-il ? Il ne sent pas les aiguilles de la pluie lui picoter l'épiderme. S'il neigeait, les blancs flocons qui tourbillonnent sont un amusement pour ses regards bienveillants. Le temps était-il beau ce jour-là, enfin ? Il trouve le ciel plus clair et le soleil plus réchauffant. Tout lui apparaît sous des dehors propices. Il vient de réaliser un bénéfice sérieux : il est content. Il va, allègre et guilleret, sifflant un refrain, et roulant dans sa tête plusieurs pensées. Ce soir, bien sûr, il mangera de bon appétit la soupe fumante près de lâtre où, sur les chenets de fer, pétillent un feu de bois sec. Et ce sera tranquille, qu'il fumera ensuite sa pipe de terre noircie par l'usage avant de s'aller coucher.

Voici qu'il approche. Les toitures de Montmagny s'érigent là-bas, parmi les arbres dépouillés que domine le clocher de l'église. Des fumées montent vers le ciel en lentes spirales, âmes légères de ces humbles foyers. La campagne, autour de lui, s'étend, calme et d'aspect fertile. Il songe à la récolte prochaine, aux gains qui viendront s'ajouter au gain qu'il a fait aujourd'hui et qui iront grossir le pécule enfermé sous clef dans l'armoire pleine de linge qu'il a toujours vue à la ferme et qui date du temps des ancêtres.

Il approche de plus en plus. Voici qu'il met le pied sur son domaine. Les champs qui s'étendent ici et là sont à lui. C'est son bien, cette terre que foulent, à présent, ses gros souliers ferrés. Patrimoine lentement accru, elle est tout son espoir et toute sa préoccupation. Il la contemple avec orgueil.

Tout à coup, ses yeux se ferment à demi pour un rire silencieux qui lui retrousse le coin des lèvres. Il s'arrête. Puis, avec précaution, il se dirige vers un arpent de terre planté de vigne où, parmi les échals, il vient d'apercevoir un lièvre pris dans un collet. La bête est superbe. Et il s'amuse de n'avoir ainsi qu'à se baisser pour s'emparer d'une proie qu'un autre lui a préparée, sans le vouloir, certes.

— Ah ! braconniers, mes gaillards, vous tendez vos engins sur mes terres ! Mais la justice immanente n'a

pas voulu que vos ruses soient productives et je passe à point.

Et il se frotte les mains, et il les tend déjà vers l'objet de sa convoitise, en un instant éveillée. Son souper se corsera d'un plat inespéré. Pour faire un civet, il faut un lièvre. Eh bien ! voici le lièvre.

Précautionneux, il avance. Le torse incliné en avant, il marche vers l'animal captif. Il a des gestes très doux et comme caressants. Il se penche de plus en plus. La silhouette est d'une bête fauve qui, brusquement, bondira.

Il tient le lièvre, enfin. Il l'agrippe. Ce bruit en lui échappera pas. Sept cent soixante-cinq francs qu'il rapporte à la maison, plus un lièvre qui ne lui coûtera rien, ce n'est pas à dédaigner. n'est-ce pas ?

Mais le captif se débat. violemment de toutes ses forces rassemblées, il essaye de rompre les liens qui l'enserrent et de se débarrasser de l'étreinte humaine. Angoisse de lièvre ! Qui dira les affres de l'animal en de telles alertes ! Ce sont des prunelles emplies d'effroi, des mouvements affolés et, tout à coup, l'immobilité d'une résignation passive. Puis encore le pauvre quadrupède s'arc-boute et, d'un effort suprême, essaie de se libérer.

— Ah ! la rosse qui ne se laissera pas prendre ! siffle l'homme entre ses dents.

Une idée subite illumine son cerveau. Et il fouille dans sa poche, tenant d'une main son prisonnier ; il atteint la bourse pleine d'or, la prend, et, à l'aide des cordons dénoués à demi, il enroule le cou du lièvre.

Crac ! ça y est. Mais c'est le lièvre qui a filé. Parmi les gestes fait pour assurer sa capture, il a trouvé le moyen de se glisser et il détale à perdre haleine, emportant, affreuse conclusion, la bourse et les louis d'or.

Maintenant, la scène change. Laissons le paysan penaud, regagner sa ferme. La nuit est close, du temps a passé. Pas trop de temps. L'un des braconniers, dont se riait le propriétaire, est sorti de sa mesure pour aller relever les collets posés par ses soins. Chez lui, c'est la misère. L'homme est sombre et farouche. Il faut du pain pour sa nichée. Et il fouille la plaine d'un air attentif. A un moment, il s'arrête, tout comme fit le fermier qui revonait du marché après avoir vendu son cheval ; et il se penche, et il rampe et il se jette sur un lièvre pris dans un collet. Lui, par exemple, ne le manque pas. Crac ! le cou tordu.

Mais, pendu à ce cou, qu'est-ce donc ? Une bourse, une bourse pleine d'or ! L'homme compte : un louis, deux louis, cinq louis, dix, vingt...

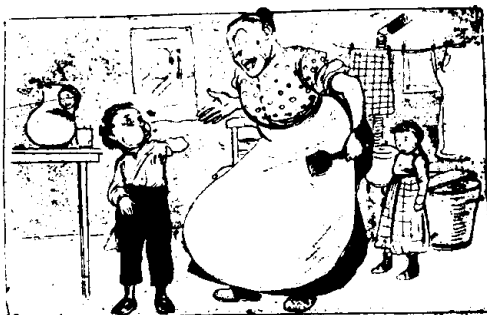
Quel civet ! Le braconnier a mis la main sur le lièvre capitaliste.

CLAUDE COUTURIER.

LES JEUX DU COIN DU FEU

PÉNITENCES POUR LE RACHAT DES GAGES

La pêche.—Placez le pénitent sur un fauteuil ou sur une chaise, les bras tombants, la tête renversée en arrière sur le dossier. Attachez un bonbon ou un morceau de gâteau à un fil, le fil à un bâton quelconque, de façon à constituer une ligne avec son appât. Vous approchez celui-ci de la figure du pénitent, qui doit le prendre avec sa bouche, et qui doit rester dans sa triste position de poisson jusqu'à ce qu'il ait réussi à goûter l'appât.



—Qu'est-ce que t'as encore dans la bouche, vaurien, réponds, ou t'auras une giffe.

Le roi du Maroc.—Deux pénitents tenant chacun une bougie allumée, se placent dos à dos, puis font, en sens inverse le tour de la pièce. A chaque rencontre, ils soupirent, lèvent les yeux au ciel, d'un air accablé, et doivent dire chacun une phrase du dialogue suivant : Première rencontre : D. Quelle nouvelle ?—R. Hélas ! Deuxième rencontre : D. Le roi du Maroc est mort.—R. Hélas ! Hélas ! Troisième rencontre : D. Il est enterré.—R. Hélas ! Hélas ! Hélas ! Quatrième rencontre : Il est mort d'un rhume de cerveau.—R. Atchoum ! Atchoum ! Atchoum ! Atchoum ! (4 étternuements).

S'il n'y a ni erreur dans le dialogue, ni rires, les pénitents sont délivrés ; sinon, ils auront une autre épreuve à subir.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Rien de plus fin que mon premier  
Pour détruire certain gibier  
Souvent chez toi fort incommode.

Dans mon second n'allez pas vous noyer.

Mais de mon tout volontiers s'accommode

Tel citoyen, jadis ennemi des grandeurs,

Et qui, de la Fortune ayant eu les faveurs,

Le croit bien aujourd'hui de saison et de mode.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 828

Surprise.—M	1000
I	1
D	500
I	1
	1502

Enigme.—Plume.

Vers à reconstruire.—

Les vers de Maître Adam ont des beautés exquises ;  
Ce Virgile à rabot est plus divin qu'humain ;  
Les Muses désormais ne doivent être assises  
Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

Coquilles. — 1. Bruit. Sots. Courir. — 2. Fillet  
Masque. De. Satin.—3. Heureuse. Sait.—4. Ille. E.

GRAVURE-DEVINETTE



C'est singulier ! Voilà des oiseaux blessés ; j'ai vu le braconnier et sa femme.—Où sont-ils ?



—V'lan, me diras tu ce que t'as dans la bouche ;  
—De l'eau, maman.

DOUBLE GUERISON

Saint-Valier, 6 mars 1900.

MM. A. Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs,—C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du Vin des Carmes, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le Vin des Carmes, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier son entière guérison.

Votre etc,  
F.-X. LAMARRE.

N. B.—M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec, ex-qualité de président de la Corporation des Pilotes, et ex-maire de Saint-Valier.

MODIFIE LES TOUX VIOLENTES ET GUÉRIT SANS RETOUR

Le "Vin Morin Crésophates" est le remède par excellence pour Grippe, Bronchite, Toux, Rhume, Catarrhe, Tuberculose et Anémie. Il est encore un désinfectant très recommandé. Se vend partout et tout le monde en est très satisfait.

L'OBSTACLE VITAL

Du refroidissement à la pleurésie il n'y a qu'un pas Mettez entre eux la barrière infranchissable... le Baume Rhumal.

AUX PERSONNES NERVEUSES

La nervosité est la preuve de l'épuisement. Si vous voulez régénérer vos forces, vous n'avez qu'à suivre un traitement aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

La Grande Librairie FAUCHILLE

Almanachs, Almanachs.

Hachette et Drapeau, 50 cents; aussi les Almanachs des Calenbourg, des Gasconnades, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Jeux de Société, du Charivari, Lunatique, du Voleur, du Bon Catholique, des Saints (Cœurs Jésus, Marie, et enfin l'année illustrée, qui contient 101 gravures, prix de chacun 15 cents, par poste 16 cents. Vient de paraître: "Le Théâtre" du 15 Février, superbe journal qui contient 5 gravures en couleur, plus 40 autres et le texte, prix 0.60.

Jusqu'au 31 Mars seulement

Abonnements au supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, \$1.25 par année, le prix ordinaire est de \$2.00.

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic, 596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

DR BERNIER DENTISTE

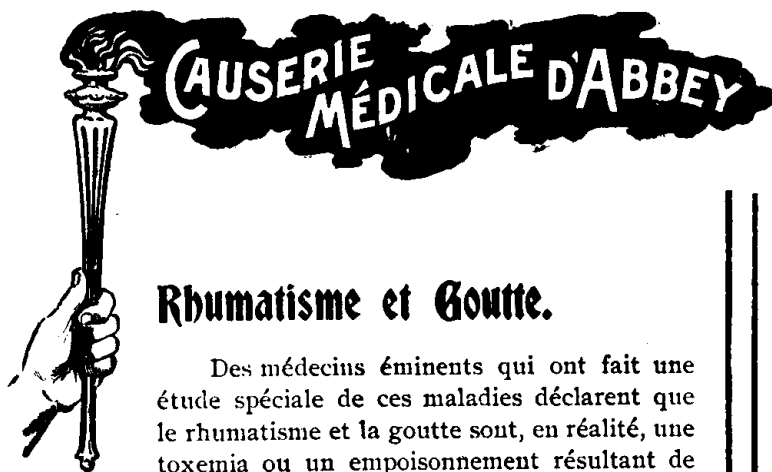
60, rue Saint-Denis, MONTREAL

HOTEL RIENDAEU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660  
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.



Rhumatisme et Goutte.

Des médecins éminents qui ont fait une étude spéciale de ces maladies déclarent que le rhumatisme et la goutte sont, en réalité, une toxemia ou un empoisonnement résultant de la décomposition des matières nutritives dans un estomac dilaté ou descendu. Cet état produit la formation de l'acide urique qui est absorbé par le sang. Cette décomposition est causée par la mauvaise digestion. Tant que la digestion normale n'est pas rétablie, des quantités de cet acide continuent à se produire, jusqu'à ce que le système en soit saturé.

Abbey's Effervescent Salt corrige la tendance à la formation de l'acide dans le tuyau alimentaire, stimule l'activité naturelle des organes digestifs, rétablit la nutrition normale, et débarrasse ainsi le système du rhumatisme et de la goutte, dont il empêche aussi le retour.

La dose pour le rhumatisme et la goutte est une cuillerée à thé du Sel dans un demi-verre d'eau, soir et matin, jusqu'à ce que l'on ait obtenu le bon fonctionnement des intestins.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.  
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,  
...DENTISTES...  
No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 3 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**MON JOURNAL**, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

**HOTEL ST. JAMES**  
THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRÈS DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell: Main 2818.

**THE "BEST" LAMPES A GASOLINE**

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances

**100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.**

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR  
*The Modern Light*  
2116 Ste-Catherine,  
MONTREAL.  
Agents demandés.



**Argenteries**

**LECTRICES**

Si vous avez des articles tels que couteaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huillier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

**"La Royal Silver Plate Co."**

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell: Main 1387

N. B.—Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

**GRATIS aux HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert d'effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell: Main 3391

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Trente ans de Succès  
**GUERISON CERTAINE**  
en 24 heures  
des COLIQUES et NAUSÉES  
sans AUCUNE PÉRIODISATION  
ni avant  
ni après  
du

**VERSOLITAIRE**

par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'Extrait éthéré de  
le **POUSSIERE MÈNE** Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit pas  
ceci que des Capsules qui  
portent sa signature.  
**PARR, Pharmacien HAVRE.**  
54, Boulevard Edgar-Québec  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

UNE ANNEE QUI FAIT EPOQUE

La science malgré tous les progrès accomplis en cette célèbre fin de siècle, n'avait pas jusqu'à 1885 trouvé les remèdes infailibles contre toutes les maladies des femmes et particulièrement contre cette terrible maladie le Beau Mal qui cause tant de ravages parmi les membres du beau sexe. Ces remèdes tant désirés ont été enfin trouvés, en 1885, grâce aux efforts persévérants et énergiques du Dr Jos. Larivière qui a pu, après maintes recherches et études approfondies, composer son fameux Régulateur de la Santé de la Femme que lui envient tous les jaloux. Ce remède ainsi que les Female Plasters du même docteur sont en vente partout, ou écrire : DR JOS. LARIVIERE, Manville, R. I., pour avoir la liste de questions secrètes.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désirer aient consulter nos médéins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médéins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, 202 rue St-Denis, Montréal.

LE VIEILLARD SUR LE DECLIN DE LA VIE

Trouvera dans l'usage du Bromo, Force, Vigueur, Consolation et Bien-être. Cette préparation se prescrit journellement par les meilleurs médéins du pays. La vente en est si rapide ; les résultats sont si consolants !

SECRET DE BEAUTE

Il n'est pas une jeune fille qui n'aspire à être belle, à le rester ou à le devenir. On croit généralement, et bien à tort, qu'il est impossible de corriger la nature. Il suffit de vouloir et, naturellement d'y aider un peu. Un teint jaune ou verdâtre, des lèvres décolorées, des gencives pâles, ne contribuent pas à embellir le teint : il faut, pour arriver à donner au teint blanc, la fraîcheur et l'incarnat de la jeunesse, un sang riche et vermeil. Quelques boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard suffiront pour donner un teint de lys et de roses. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Envoyez par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de Baume Rhumal pour 25c.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

MADAME SIMEON RENAUD

DE ST-JOACHIM

Mêle sa voix reconnaissante au concert élogieux s'élevant de toutes les parties du pays à l'adresse des

"PILULES CARDINALES"

Du Dr. ED. MORIN.

Madame Siméon Renaud, de St-Joachim, nous écrit : " Les PILULES CARDINALES du Dr. Ed. Morin, sont incomparables pour les maladies particulières aux femmes pâles et faibles. Je les ai essayées moi-même avec le plus grand succès. Je souffrais depuis des années de faiblesse féminine ; je digérais mal, ayant alors les palpitations du cœur, manquant souvent de sommeil, de courage et de confiance dans ma guérison. " Je voyais souvent l'annonce des " PILULES CARDINALES " du Dr.

" Ed. Morin. Je me demandais souvent si ces réclames n'étaient pas exagérées, tant il y avait de faits extraordinaires. " J'étais un jour à faire ces réflexions, lorsque l'idée me vint de prendre de ces " PILULES. " Je priai quelqu'un de m'en apporter une boîte. " En ayant usé pendant quelques semaines, je me sentis beaucoup mieux. " Mon état de faiblesse disparut, mon sang s'enrichit et mes forces revinrent, je pus jouir encore de la vie. " Mille fois merci. " Madame SIMEON RENAUD.

L'Homme Débile



Il y a beaucoup à considérer, dans le traitement des désordres nerveux chez les hommes, jeunes ou vieux, désordres qui proviennent de l'abus de quelque loi naturelle, d'excès de jeunesse ou d'un âge plus avancé, de la dissipation, etc. Le sujet est plus profond que le pensent la plupart des médéins. Chose certaine, c'est que les drogues NE FONT QUE STIMULER.

Elles ne donnent ni le ton, ni la force. C'est comme prendre un verre de whisky pour se soulager temporairement d'un trouble financier ou domestique. Que de fois j'ai vu que les drogues ne faisaient aucun bien à mes patients ; j'avais alors recours l'expérience, tout comme l'homme d'affaires qui veut chan-

ger ses pertes en profits. Je constatai d'abord que la faiblesse est locale. Comme bon résultat, il fallait trouver un remède qui reconstitue tout l'organisme. Je savais qu'il fallait TRAITER LA CAUSE, NON L'EFFET, et dans ce but, j'ai inventé une chaîne-batterie, qui est aujourd'hui ma fameuse

CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN,

avec attache pour l'homme. Son application est le modèle du traitement domestique. Elle produit, de la manière qu'il faut, la somme d'ELECTRICITE voulue. Elle est faite surtout pour les hommes faibles. On la porte jour et nuit, de 60 à 90 jours. Elle guérit tandis qu'on dort. Qu'on demande mon livre TROIS CLASSES D'HOMMES, expédié franco.

ADRESSE :

Dr M. SANDEN, No 182 rue Saint-Jacques, MONTREAL, Qué.

Heures de Bureau : 9 a. m. à 6 p. m. Dimanche, 11 a. m. à 1 p. m.



LA SANTÉ LA VIGUEUR et LA FORCE

des Jeunes Enfants

NOURRIS A

LA PEPTONINE

Un aliment pur, stérilisé, préparé spécialement pour les enfants en bas âge et approuvé par les autorités médicales.

MÈRES DE FAMILLE, ACHETEZ-EN !

EN VENTE PARTOUT :

25 Cents la Grande Boîte.

Gros : F. Coursol, 382 Av. de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

VOUS VOUS METTEZ AU LIT

pour dormir et vous reposer, afin de pouvoir travailler le lendemain. IL EST IMPOSSIBLE pour vous de vous reposer comme il faut sur un matelas plein de bosses, et vous devriez ou bien le faire refaire ou bien vous en acheter un neuf. Nous pouvons refaire votre matelas dans notre propre fabrique ou vous en vendre un neuf au plus bas prix possible.

Voyez nos Matelas Spéciaux tout en crin de \$10.00

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue Craig. 2442 Rue Ste-Catherine.

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B.-E. McGale, 3123 Notre-Dame ; C.-O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

PLUS D'ASTHME



Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16 rue Soufflot, Paris France.



**NOUVELLES A LA MAIN**

Toto est en visite chez une dame âgée qui passe ses journées à faire, la plume à la main, la chasse au moindre grain de poussière. Et comme il la regarde, un jour étonné, se livrer à cette occupation :

—Je suis sûre, lui dit-elle, que votre maman se donne aussi beaucoup de mal pour épouser...

—Oh ! non, répond naïvement l'enfant, elle n'est pas maniaque !

—Pourquoi, diable ! prends-tu des grandes hâches comme cela pour te chauffer ?

—Voilà, un jour je me réchauffe en les sciant, et le lendemain je me chauffe en les brûlant, total : 50 p. 100 d'économie.

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvenient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal

**MYSTERE ECLAIRCI**

Tout est mystère, dans les affections de la gorge et des poutants et pourtant le *Baume Rhumal* éclaircit tout cela.

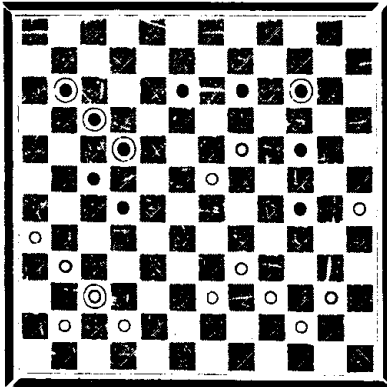
**FORTIFIANT LES FEMMES FAIBLES**

Par la puissante action des "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin disparaissent rapidement les maux de tête nerveux, enflure des mains ou des pieds, douleurs dans les membres, faiblesse générale, etc. Faites-en l'essai avec courage et persévérance.

**LE JEU DE DAMES**

**PROBLÈME No 244**

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils  
Noirs—10 pièces



Blancs—13 pièces

Les blancs jouent et gagnent

**Solution du problème No 243**

Blancs		Noirs	
52	46	39	50
25	45	50	39
68	57	55	68
57	31	68	46
30	24	29	18
3	29	18	35
59	53	46	72
53	47	40	53
31	39	43	32
19		7 gagnent	

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-P. de Marligny, Manchester, N. H.



1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du fote.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance :

I. A. PERRARD.



**U. PERREAU**

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reçus, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

**VOTRE CHOIX A BAS PRIX !**

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats.

**L. J. A. SURVEYER**

6 rue St-Laurent.

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**87,429**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 21 MARS 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant ..... \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout

Le tirage se fait en public.

**ON DEMANDE DES AGENTS**

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



**A L'ENFANT MALADE**

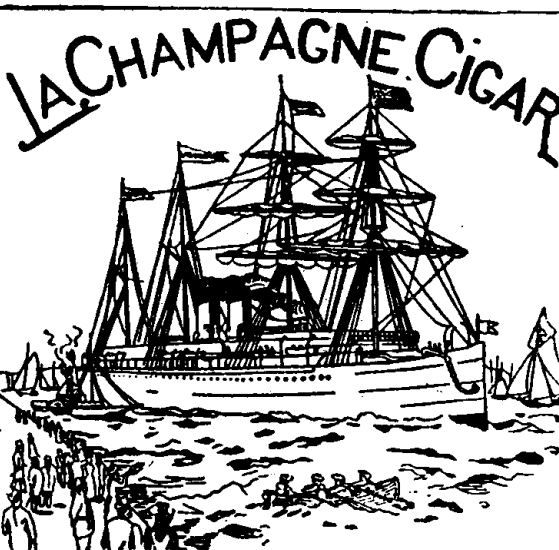
Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...  
**Champagne**

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



# MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

I

—Prenez garde, monsieur Pierre, le train n'est pas arrêté !...

Trop tard ! Le voyageur, inutilement prévenu, sautait à terre d'un seul bond, et le complaisant employé, reculant sous le choc, recevait en pleine poitrine, une valise, un panier à provisions (actuellement vide, ailleurs), un grand cerf-volant, un parapluie, plusieurs cannes, et, portant le tout, un joyeux collégien en uniforme " M. Pierre " très connu à la gare de Fleury où il a souvent affaire, et très aimé des employés pour sa belle mine, son bon rire et sa cordialité.

Cependant, le collégien avait déjà repris son aplomb et, se dégageant, lui et tout son attirail.

—Merci, Ponsart, dit-il gaiement avec un signe de tête amical ; puis sans s'excuser autrement.

—Mon tuteur n'est pas là ?... reprit-il aussitôt.

—Non, M. Faverge est absent et...

L'employé regardait autour de lui, cherchant une figure de connaissance.

—Je le croyais avec vous, reprit-il.

—Non, répondit Pierre en riant, il me trouve assez grand pour voyager tout seul ; d'ailleurs j'étais avec un camarade qui va plus loin, et même... j'y pense, je ne lui ai pas dit adieu...

Et, prit d'un remords subit, Pierre jeta au hasard son bagage dans un coin, et courut au wagon où il avait laissé le camarade.

Malgré l'absence de son tuteur, le collégien était attendu ; une toute petite voiture, attelée d'un poney, venait de se ranger près de la barrière, et un domestique, aidé de Ponsart, y logeait déjà le bagage du voyageur.

Quand, le train parti, Pierre les aperçut, il poussa un cri de joie.

—Ah !... Martel, te voilà... et mon vieux Smoke !

Deux secondes plus tard, Pierre et son poney s'embrassaient avec tous les signes d'une tendresse réciproque, et Martel, chapeau bas, échangeait avec son jeune maître une poignée de main, respectueuse de son côté, mais si chaleureuse de l'autre, que ses doigts en furent un moment engourdis.

—Tout va bien aux Fougerets, Martel ? demanda Pierre en s'emparant des rênes.

—Oui, monsieur Pierre.

—Même la tante Paule !

—Mademoiselle va bien, oui, monsieur Pierre, mais sa vue s'affaiblit de plus en plus.

—Pauvre tante Paule !

—Monsieur rentre ce soir ; Marie a reçu tout à l'heure une dépêche.

—Tant mieux ; il n'y a rien de nouveau ici ?

—Mais si, monsieur Pierre, la Chanterie est louée, à la fin.

Le collégien sursauta de son siège.

—Louée !... répéta-t-il, et juste pour mon congé... Pas de chance !

Martel se mit à rire.

—Eh bien, monsieur Pierre, vous êtes un drôle de propriétaire ! La bicoque est louée, avec un bon bail, trois, six, neuf, signé chez le notaire.

—De mieux en mieux, s'écria Pierre, l'air très vexé, et le bail sera renouvelé ensuite... naturellement ! et... Quelle espèce de locataire ? demanda-t-il tout à coup d'un ton bref.

—Oh ! un locataire tranquille et qui ne sera pas gênant comme voisinage ; c'est une vieille dame seule.

Cette fois, le collégien eut un geste de violent désespoir.

—Une vieille dame !... Il ne manquait plus que cela !... Si, au moins, c'était un vieux monsieur, ou bien... ou toute une famille... avec des garçons, j'aurais pu... mais une vieille dame !

Et, secouant les rênes, comme pour prendre son poney à témoin de la malice du sort :

—Vrai, Smoke, nous n'avons pas de chance ! répéta-t-il. Adieu les bonnes journées à la Chanterie ; plus de partie de pêche, plus de sieste à nous deux sur l'herbette, à l'ombre de la charmille ! Une vieille dame !... entends tu, Smoke ?...

Smoke entendait, mais ne comprenant pas l'étendue de son malheur, il ne sut qu'agiter les oreilles et presser le pas.

—Une vieille dame qui fera de la tapisserie dans son jardin... avec des lunettes... ou qui tricoterà des bas de laine... et des papillotes !... poursuivait Pierre, un peu incohérent dans l'expression de son chagrin... qui aura peur des coups de carabine, du mouvement, du bruit... de tout !

Puis, changeant de ton subitement.

—Et mon skiff !... s'écria-t-il, l'a-t-on retiré ?

—Ma foi non, monsieur Pierre, personne n'y a pensé ; il est resté sous le hangar.

Et, riant de bon cœur :

—Vous serez forcé d'aller le réclamer à votre voisine, monsieur Pierre, ajouta Martel, ce sera une bonne occasion de faire sa connaissance.

Le collégien eut un geste de refus des plus énergiques :

—J'y enverrai le jardinier, dit-il, mais c'est ennuyeux qu'on l'ait oublié là, je comptais justement me promener dès demain sur la rivière.

Là-dessus, Pierre tomba dans un silence de mélancolie que Martel respecta pieusement.

—Comment s'appelle cette vieille dame ? reprit-il enfin, sortant, tout à coup, de sa triste rêverie.

—Mme Audran.

—Est-elle vraiment très âgée ?

Et, dans le ton de Pierre, on sentait poindre une lueur d'espoir.

—C'est selon !... répondit vaguement Martel ; elle porte des lunettes noires mais pas de papillotes ; sa tête est couverte de dentelles bien arrangées, et elle a de gros bandeaux blancs. Sans ses lunettes, elle serait pas mal... assez grande et bien droite encore ; mais on ne peut guère la voir de près, elle est comme timide et effrayée ; quand on la rencontre, elle tourne vite d'un côté ou d'un autre.

—Et elle demeure toute seule à la Chanterie ?

—Toute seule, avec une autre vieille femme qui fait son ménage ; on comptait sur celle-là, au moins, pour avoir des renseignements, mais elle reste muette comme une borne ; même ça paraît louche dans le pays !

—Ah ! voilà... des histoires ! s'écria vivement Pierre qui commençait à s'intéresser malgré lui, à sa locataire ; qu'est-ce qu'on lui veut, déjà ?... C'est une sorcière, n'est-ce pas ?... Ou une espionne !

—Peut-être pas ! dit Martel tout pacifiquement ; on la voit aller à la messe tous les matins, et elle a l'air très respectable, mais enfin, c'est drôle de vivre comme cela, toute seule dans son trou, à cet âge-là.

Ceci, Pierre voulait bien l'admettre.

—Et par quel hasard est-elle venue s'échouer là, dans mon coin ? se demanda-t-il tout haut à lui-même, l'air songeur.

—Je ne sais pas ! répondit naïvement Martel, comme si cette question lui eût été adressée et qu'on pût attendre de lui une réponse satisfaisante, on dit que ce n'est pas elle qui a signé le bail avec monsieur ; elle a sous-loué la Chanterie à une dame de Paris qui est venue régler la chose avec le notaire. On dit aussi qu'elle est pauvre et qu'elle travaille pour vivre... elle fait des écritures... des traductions... Tout cela, monsieur Pierre, c'est drôle quand même, voyez-vous ! répéta Martel.

Pierre se mit à rire.

—Allons, dit-il, ne te monte pas la tête inutilement ; c'est quelque bonne vieille Parisienne qui se retire à la campagne, pour s'y reposer... En tout cas, mystère ou non, la voilà à la Chanterie et cela va bien me gêner !

Et, de nouveau, il secoua les rênes mais, cette fois, plus impérieusement, pour rappeler à l'ordre le poney qui, selon lui, en prenait trop à son aise depuis un moment.

—Eh bien ! Smoke, cria-t-il, tu profites des petits cancons pour faire un somme ! Allons, mon vieux, pull up !

Sur quoi, Smoke, réveillé en sursaut, fit un bon temps de trot qui sembla le rajeunir de plusieurs printemps, et qui amena sur la joue de son maître des couleurs de pommes d'api.

Le petit collégien eut bientôt oublié la vieille dame aux airs mystérieux, et les ennuis qu'elle lui tenait en réserve ; le cœur épanoui de sa liberté, tout heureux, tout grisé du bon air d'avril, il salua fièrement l'espace d'une salve de coups de fouet.

—Quel beau temps ! s'écria-t-il avec transport, les vacances de Pâques devraient durer toute l'année !

—C'est vrai, monsieur Pierre, fit Martel qui semblait tout réjoui, lui-même, de l'arrivée du collégien, tout le monde sera heureux de vous revoir aux Fougerets, à commencer par Monsieur.

—Il ne tenait qu'à lui de me garder, dit Pierre, pourquoi a-t-il lâché pied devant ces vieilles momies ?... Il était le maître !

Et, comme Martel hochait la tête d'un air de doute :

—Sans compter, reprit-il en riant, que mes études n'y auraient pas perdu grand-chose !

—Ah !... fit Martel timidement, le bulletin...

Pierre haussa l'épaule avec insouciance :

—Pas fameux, le bulletin, dit-il, comme le dernier, du reste... et comme toute la collection.

—Mais, que va dire Monsieur ?

—Bah ! s'il est mal disposé, il se croira forcé de me chapitrer un peu... la dernière fois, je n'ai pas eu de chance : le grand Piogé venait de lui gagner cinq cents francs, il était furieux et alors c'est moi qui ai porté sa colère ; mais s'il est bien disposé, je m'en tirerai, va !...

Et, là-dessus, comme ils étaient tout près, maintenant, des Fougerets, Pierre s'annonça bruyamment par de nouveaux claquements de fouet, et Smoke était à peine arrêté devant le perron que le collégien, sans souci de son uniforme, se jetait au cou de " sa vieille Marie " accourue pour le recevoir, et se laissait embrasser sur les deux joues comme un mioche.

De là, il courut à l'appartement de tante Paule, pour embrasser aussi la bonne dame qui l'attendait, mais il ne lui accorda pas un très long entretien.

C'est qu'il avait beaucoup à faire quand il rentrait aux Fougerets : visites à tous les vieux amis, bêtes et gens, aux bois, aux jardins, à la rivière, à sa Chanterie, surtout, qu'il inspectait longuement, avec amour, du grenier au hangar " le tour du propriétaire ", disait gaiement son tuteur.

Cette première journée était toujours bien remplie ; mais, cette fois, le programme allait subir un triste changement !... La Chanterie lui était fermée, la Chanterie ne lui appartenait plus ! Il n'avait plus le droit d'aller fourrager dans les armoires et les caisses, dans le grenier et le hangar, pour y retrouver tous les trésors oubliés d'un congé à l'autre, d'y déposer ses provisions de bouche pour les journées de pêche ; d'y organiser, la saison venue, son établissement de bains froids !

—Trois, six, neuf ! répétait-il machinalement, tandis qu'il vidait sa valise... c'est l'Éternité ! J'étais si heureux, si tranquille chez moi, pour faire tout ce que je voulais ! Quelle singulière idée de venir se nicher justement là... à quel propos ?... Et quelle idée de Guillaume aussi, d'avoir loué au moment de mes vacances !

Le soir même, à son retour, le tuteur eut à rendre des comptes de tutelle à son pupille mécontent. Il reçut de bonne grâce les reproches de l'exproprié et lui expliqua ensuite (brièvement, du reste) qu'il avait cru de son devoir, comme tuteur, de profiter de l'occasion inespérée qui s'était présentée là, pour son pupille, mais cette explication n'eut pas grand effet sur le plaignant.

La Chanterie, " la bicoque " comme disait Martel, appartenait en propre à Pierre. Un vieux voisin, ami des Faverge, qui avait pris en affection le petit orphe-

lin, élevé sous ses yeux aux Fougerets, la lui avait laissée en héritage. C'était peu, et c'était pourtant tout ce que possédait Pierre ; jamais tutelle ne fut moins encombrante !

Du jour où le notaire avait remis la Chanterie aux mains de Guillaume Faverge, tuteur de l'héritier, un énorme écriteau "à louer" avait été suspendu entre les deux fenêtres, sur la façade de la maison ; des annonces avaient été envoyées à une agence, puis la conscience tranquille, le tuteur avait attendu les locataires ; mais, les locataires ne venant pas, il avait oublié peu à peu, qu'il en attendait, et Pierre, jouissant depuis lors de sa propriété, y avait pris de si douces habitudes qu'il ne cédaient maintenant la place qu'à son corps défendant, et sans se gêner de montrer son désappointement à son tuteur.

—Que veux-tu ?... répétait celui-ci, s'excusant de son mieux, et le plus sérieusement du monde, c'est ennuyeux, je te l'accorde, mais je ne pouvais cependant refuser trois cents francs de location et un bon bail !... Réfléchis... c'est le commencement de ta fortune !

—Je n'ai pas besoin d'argent ! répondit Pierre, avec humeur ; que veux-tu que j'en fasse ?

—Ce que tu en feras ?...

Et le tuteur éclata de rire :

—Tu me les prêteras quand Piogé m'aura mis à sec !

Ce fut la fin de la discussion ; ils se séparèrent gaiement et Pierre s'endormit bientôt, oubliant ce qu'il appelait cependant "le mauvais tour que lui jouait Guillaume".

## II

Le lendemain, de bonne heure, Pierre, ouvrant sa fenêtre avec fracas, interpella le jardinier qui passait devant la maison.

—Clément, es-tu très occupé, ce matin ?

La réponse fut brève et peu satisfaisante.

—Oui, monsieur Pierre.

—Cela te dérangerait, alors, de me faire une course ?

—Dame !... monsieur Pierre...

—A l'ons, cela ne te va pas, je le vois !

Et avec un soupir résigné :

—Eh bien, murmura-t-il en refermant la fenêtre, j'irai moi-même puisqu'il le faut !

Il entendait, en effet, ne pas perdre sa matinée.

Aussi, cinq minutes plus tard, tout de blanc habillé, et son chapeau de paille sur l'oreille, il traversait le jardin à grandes enjambées. Clément, très occupé, comme il l'avait dit, à préparer ses corbeilles, mais un peu contrit, au fond, de lui avoir refusé ses services, lui jeta au passage un mot encourageant :

—Un fameux temps pour la promenade, monsieur Pierre, vous allez bien vous amuser !

Pierre hochait la tête. Plus tard, peut-être, mais actuellement, il ne s'amusait qu'à moitié ; d'abord il n'était pas sûr d'avoir son bateau... Mme Audran se levait tard, sans doute ; puis, en admettant qu'elle fût levée, l'heure était matinale pour se présenter chez une dame ! et, pour peu qu'elle fût un peu cérémonieuse (et elle devait l'être, étant une vieille dame), que penserait-elle de cette première visite faite au soleil levant ?...

C'était contraire aux usages établis, et Pierre le savait si bien, tout en n'en tenant pas compte, que, malgré lui, plus il approchait de la Chanterie, plus il ralentissait son allure. Aussi, quand il aperçut le toit de la maisonnette dans le fouillis de branches qui le couvraient en partie, il s'arrêta tout à fait :

—Je n'oserai jamais ! murmura-t-il.

Et il resta un instant immobile, à contempler son paradis fermé.

C'était un simple pavillon ; trois pièces seulement et un grenier au-dessus ; le hangar aussi grand à lui seul que tout le reste de la maison, et, devant le hangar, un jardin, c'est-à-dire une pelouse et un sentier étroit, bordé de groseillers, et qui menait à la rivière ; le tout enfoui dans un bouquet d'arbres que Pierre, appelait pompeusement "mon bois".

La façade principale s'ouvrait sur l'unique allée du bois, mais Pierre n'entraît jamais par là ; il suivait la

rivière, puis remontait le petit sentier jusqu'à la maison.

Après la mort du vieux propriétaire, la Chanterie n'avait été habitée d'abord que par les petits oiseaux, attirés par le voisinage de la rivière, la solitude... et les groseillers. L'entrée en possession de Pierre les dérangerait quelque peu, au début ; mais, le jugeant bientôt inoffensif, ils s'habituerent vite à ses allées et venues, et ne se préoccupèrent plus en aucune façon de leur nouveau voisin. A la vérité, ils y perdirent pas mal de groseilles, mais, comme Pierre leur abandonnait tous les jours, en partant, les restes de son goûter ils gagnèrent plutôt au change et, tout étant pour le mieux, les chansons reprirent de plus belle sous les arbres et, chacun dans sa langue, tout le monde se déclara enchanté.

Dès lors, Pierre pouvait à bon droit se déclarer le légitime propriétaire de la Chanterie ; il en avait donc fait son quartier général et il lui semblait très dur maintenant d'en être délogé.

Mais à quoi bon se lamenter ?... Le mal était irréparable, le bail signé (trois, six, neuf !). Il ne restait plus qu'à en prendre son parti... et à déménager le hangar !

—Allons, se dit Pierre en avançant d'un pas plus rapide, du courage !... Tout cela c'est du temps perdu et je n'ai que quinze jours de vacances. Après tout, la vieille dame devra bien comprendre cela !

Et, coupant à travers bois, il descendit au bord de la rivière, la suivit un instant, puis, son chapeau relevé sur le front, d'un air crâne, il monta résolument le petit sentier.

—Nous verrons bien !... murmura-t-il.

Pourtant à peine arrivé à mi-chemin, il faillit reculer encore :

—La voilà !...

Au bout du sentier, tout là-bas, une forme noire allait et venait lentement... La voisine était matinale, elle aussi.

—Eh bien ! tant mieux, se dit Pierre décidé à en finir, je l'aborde, je lui explique mon cas... c'est l'affaire de cinq minutes !... et j'aurai mon bateau.

La vieille dame lui tournant le dos, il avait tout le temps de préparer sa requête : aussi, arrivé près d'elle et la voyant prête à monter les marches du perron pour rentrer, il l'arrêta poliment, et chapeau bas :

—Pardon, Madame, dit-il sans trop d'embarras, je...

Mais la vieille dame s'était retournée vivement et Pierre perdit le fil de son discours.

Qu'elle fût surprise, c'était assez naturel, mais qu'avait-il de si effrayant ?

La pauvre femme avait chancelé un moment puis, étouffant un cri, elle s'était laissée tomber sur les marches, si pâle que Pierre palit à son tour, presque aussi effrayé qu'elle.

—Je lui ai fait du mal ! pensa-t-il... J'avais bien prévu, pourtant, qu'elle aurait peur de tout !

Et, plein de remords, il se pencha sur elle :

—Madame... murmura-t-il, je vous demande bien pardon... voulez-vous quelque chose ?... Dites moi ce qu'il faut faire ?...

Alors, rencontrant le regard inquiet de Pierre, elle essaya de parler, pour le rassurer, mais parvint seulement à balbutier quelques mots qu'il ne put comprendre, puis, tout à coup, elle fondit en larmes...

La patience n'était pas la vertu de Pierre, pourtant il ne lui vint même pas à l'esprit de chercher à s'esquiver. La pauvre femme tremblait à faire pitié et il restait là, immobile devant elle, et n'osant parler.

Autant il avait montré, la veille, de dédain pour les vieilles dames nerveuses, autant il montrait maintenant de pitié pour la pauvre créature à qui il venait de causer une si forte émotion. Trop repentant pour lui en vouloir de la faiblesse dont elle faisait preuve, il lui trouvait les meilleures excuses ! C'est lui qui était coupable... Elle se croyait seule et il l'avait saisie en lui parlant tout à coup de si près... Ne devait-il pas chercher d'abord un moyen de l'avertir de sa présence ?...

S'il savait que faire, au moins, pour la calmer ! Mais il n'entendait rien aux attaques de nerfs et ne

pouvait être d'un grand secours en pareil cas. Cependant, il lui revint une vague notion que les larmes annoncent généralement la fin de la crise et, rassuré par cette idée, il prit le parti de ne pas tourmenter sa malade, et de la laisser épuiser ses larmes jusqu'à complète guérison.

Alors, s'asseyant près d'elle, il la regarda pleurer d'un air compatissant. Il ne pouvait bien voir que ses cheveux, mais il remarqua qu'ils étaient tout blancs, comme l'avait dit Martel. Elle paraissait très âgée, et si faible, si mince, sous tous les plis de cette longue robe noire qui l'enveloppait !

—Si faible !... se répétait Pierre en lui-même.

Et, devant cette faiblesse, il oubliait généralement ses griefs ; il se sentait prêt à lui pardonner de lui avoir pris sa Chanterie ; il renoncerait même, s'il le fallait, à ses promenades dans le bois ; pouvait-il risquer de l'effrayer de nouveau comme ce matin ?...

Pauvre femme ! Elle en tremblait encore !

Comment oserait-il jamais lui reparler ? Et pourtant il fallait bien s'excuser, que devait-elle penser de lui ?

Alors, prenant courage :

—Madame, dit-il enfin tout bas, voulez-vous me pardonner ?

Elle était remise, maintenant ; au premier mot elle retira la main qui cachait ses yeux et...

Non, elle ne lui en voulait pas, il le comprit ! Il n'y avait pas un reproche dans ce regard !

—Ce que Pierre y lut, il n'aurait su le dire, mais il se sentit tout remué... Elle pleurait encore et pourtant elle souriait déjà en se penchant vers lui, et ce sourire le rassura tout de suite.

—Vous êtes mon propriétaire, n'est-ce pas ?

—Oui, Madame ; je suis arrivé hier soir et...

—Et vous ne saviez pas que la Chanterie était déjà louée ?

Si, Madame... et Pierre rougit, car, cette fois, il crut deviner dans ces mots un reproche... et je n'aurais pas dû me présenter chez vous de si bonne heure, mais on a oublié mon bateau sous le hangar, et je venais vous demander la permission de le retirer ce matin, pour faire une promenade sur la rivière.

Elle le regardait, elle souriait encore en l'écoutant, mais comprenait-elle bien ce qu'il disait ?... Elle paraissait ne pas même entendre, et il fut obligé de répéter sa demande.

—Ah !... dit-elle, revenant enfin à elle, un bateau... Venez ?

Ils se dirigèrent vers le hangar et là, sans perdre une minute de plus, Pierre s'empressa de débarrasser le skiff de son vêtement goudronné.

Mme Audran, très calme, maintenant (en apparence du moins), le regardait faire avec le plus grand intérêt et, quand ce fut fini, s'inquiéta pour lui du moyen de porter ensuite le bateau jusqu'à la rivière. Mais cette question fut vite tranchée. Pierre le mit tout simplement en équilibre sur une brouette et le poussa devant lui ; Mme Audran lui fit escorte tout le long du petit sentier, armée de la pagaie et prête à porter secours, en cas d'accident, mais le transport s'opéra sans encombre et le skiff fut bientôt lancé, et attaché à son poteau par une courte chaîne.

Cela fait, le canotier s'attelant de nouveau à la brouette, la ramena d'un galop vigoureux jusqu'à sa place sous le hangar et, redescendant le sentier du même train, se prépara à embarquer.

Mais, comme il saluait sa locataire, s'excusant encore et la remerciant, elle l'interrompit :

—Débarquez-vous ici ? demanda-t-elle, n'est-ce pas votre port ?

Le regard de Pierre alla, tendrement, du poteau goudronné au petit bateau qui se balançait au bout de sa chaîne, et il sourit, non sans amertume ! "C'était," en effet, son port, autrefois... quand il avait ses coudées franches à la Chanterie... Comme il sentait cruellement déjà qu'il n'était plus chez lui !

## LES DRAMES DE LA JUSTICE

## LES VICTIMES

Alors roidissant sa volonté, elle releva la tête, fit quelques pas dans la chambre et commença lentement à se déshabiller. Un à un, avec une lenteur automatique elle enleva ses vêtements noirs, puis, avec la même lenteur, mais accompagnée de quelque chose de plus solennel dans les gestes, de plus désespéré dans l'expression de la physionomie, elle revêtit la robe blanche, noua autour de la taille ce fichu de linon, et posa, sur sa belle chevelure ondulée, le bonnet aux plis amples dont les dentelles vinrent accompagner son beau visage. Prenant ensuite un bouquet de fleurs d'orange, elle l'agrafa à son corsage, le respira avec une joie mélancolique, puis elle effleura ses paupières de ses doigts tremblants. A ce moment, peut-être, disait-elle adieu au dernier, au plus pur de ses rêves.

Jeanne était prête. Quand elle regarda dans la glace, elle sourit, d'un sourire navrant, puis elle quitta sa chambre et traversant les deux pièces qui la séparaient du salon, elle y entra. La citoyenne Fouquier-Tinville, et ses enfants, s'y trouvaient et semblaient l'attendre. La femme de l'Accusateur public se leva et alla vers elle, les enfants l'embrassèrent.

Alors seulement Marcus s'approcha. Une violente émotion l'agitait. Des flammes jaillissaient de ses grands yeux noirs.

— Enfin ! dit-il.  
— Suis-je donc en retard ? demanda Jeanne.  
— Non ! non ! mais vous comprenez mon impatience.  
— Je sais, dit Jeanne, je sais.

— Il se fait tard, reprit Marcus ; venez, si nous tardions davantage, nous pourrions courir le risque de ne plus trouver l'officier municipal.

— Je vous suis, répondit Jeanne.  
Elle se tourna vers son ancienne maîtresse, et lui dit avec une dignité dont celle-ci parut surprise :

— Adieu, Madame, les événements suivent une marche si rapide que nous ne nous reverrons sans doute jamais. Vous avez été bonne pour moi, et je prierai pour vous...

— Mais Jeanne, ton mari reste le secrétaire de Fouquier. Au lieu d'être mon officieuse, tu deviendras mon amie, et je t'avoue que j'aimerais mieux cela ; je ne crois pas me tromper en affirmant que jamais tu n'as été faite pour servir. En veux-tu la raison ? Tu es trop parfaite pour ton état.

— J'ai rempli mon devoir, voilà tout, répondit la jeune fille, encore une fois, adieu.

— Jeanne, dit Marcus, il manque quelque chose à votre parure.

— Quoi donc ? demanda la jeune fille ; les bijoux que vous m'avez envoyés... Je les réserve pour plus tard...

— Non, Jeanne, pas seulement cela, mais une ceinture tricolore sous laquelle pas une parure ne semble complète aujourd'hui.

— En effet, dit la citoyenne Fouquier ; mais cet oubli est facile à réparer...

Elle dénoua le large ruban qui lui ceignait la taille, et voulu l'attacher à celle de Jeanne. Celle-ci se recula, avec une sorte d'effroi.

— Non ! non ! fit-elle en avançant les mains comme si elle eût eu peur que le contact de ce ruban l'eût souillée, soyez tranquille, ce soir, il y aura du rouge sur ma robe... Venez, Marcus.

Le jeune homme tenta de saisir la main de sa fiancée, mais avec une sorte de hâte farouche, la jeune fille le précéda dans le couloir descendit l'escalier, et se trouva dans la rue.

— Ne prenez-vous point mon bras ? demanda-t-il.

— Plus tard, répondit Jeanne Raimbaud.

— Plus tard ! plus tard ! répéta Marcus d'une voix agitée, et m'apprendrez-vous aussi quand vous m'aimez, Jeanne ?

La jeune fille fixa sur lui un regard clair :

— Ceci n'est point dans nos conventions, répondit-elle. Nous avons tous deux fait un marché, et pour mon compte, je l'exécute ponctuellement. Marcus, vous avez acheté ma main au prix de la vie d'Henri de Civray et de sa famille ; je vous suis chez l'officier municipal chargé d'unir les époux ; vous dois-je davantage ? Non. Avez-vous espéré plus ? Je l'ignore, mais dans ce cas vous auriez eu tort.

Une crispation passa sur le visage de Marcus, cependant il reprit avec douceur.

— Oui, j'ai tort de vous demander, aujourd'hui, ce que je dois seulement m'efforcer de conquérir. Quand je serai votre mari, je vous forcerai bien à m'aimer.

Un soupir fut l'unique réponse de Jeanne. Allons, dit-elle.

Ils arrivaient à l'hôtel de ville.



Des tribuns, dans les clubs, travaillaient les masses. — Page 188, col. 3

L'officier municipal adressa de brèves questions à Marcus et à Jeanne ; tous deux y répondirent, signèrent sur un registre, et le Jacobin, poussant un éclat de rire, avança les deux mains comme s'il faisait le geste de les bénir.

— Venez, dit Jeanne à Marcus, j'étouffe.

Cette fois, soit lassitude, soit parce qu'elle comprenait qu'elle serait inévitablement séparée de lui par la foule, elle prit son bras.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

Elle répondit :

— Aux Tuileries.

Il faisait une admirable journée d'été, chaude et brillante. Les arbres avaient encore toutes leurs feuilles, l'eau murmurait dans les bassins. Des enfants jouaient aux places même où l'on avait dressé les échafaudages destinés à des fêtes patriotiques, ces fêtes que présidait Robespierre avec une solennité orgueilleuse.

— Enfin, lui dit Marcus, vous voilà ma femme.

— Votre femme ! répéta Jeanne d'une voix étrange.

— Rien ne saurait plus nous séparer.

Rien que la mort... répondit Jeanne.

— La mort ! pourquoi l'évoquer à cette heure ? pourquoi prononcer ce nom maudit ? La mort pour vous, si jeune, si pure, si belle !

— La princesse de Lamballe était plus belle que moi, les vierges de Verdun aussi pures et aussi jeunes.

— Taisez-vous par pitié, Jeanne.

— Il n'y a plus de pitié, Marcus, vous le savez bien...

Elle ajouta d'une voix plus âpre :

— Combien de malheureux seront guillotines ce soir ?

— Laissez les mourants, les morts, les condamnés, Jeanne ; vous me dites ces choses comme si vous me reprochiez les accusations, les jugements et les exécutions qui se succèdent... Tenez, je puis bien vous le dire maintenant, vous ne me trahirez pas, et peut-être me détesterez-vous moins quand je vous aurai avoué ce que je pense... A l'heure où commença la Révolution, je n'aurais jamais cru qu'elle pût aller si loin. Je voulais la République, et je la regardais à travers celles d'Athènes et de Sparte. On ne songe pas à répandre le sang quand on a vingt ans. La pauvreté me faisait peur, je n'acceptais le travail qu'à la condition de le voir rémunérer d'une façon brillante. Né dans une situation modeste, je sentais en moi des ambitions sans mesure. L'envie de posséder, ou plutôt le brutal désir de jouir tout de suite d'une situation enviable me jeta dans la Révolution. Je m'imaginai d'abord, qu'en anéantissant certains privilèges, elle ouvrirait à tous des carrières brillantes. Quand je compris qu'elle renversait les lois, la religion, qu'elle couvrait le pays, j'éprouvai un mouvement d'effroi. Ce n'était point là ce que demandait mon ambition ; mais à côté de moi, derrière moi étaient mes amis, mes envieux ; je n'avais plus le droit ni le pouvoir de reculer. Toute défection pourrait être punie de mort. Il fallait aller en avant toujours, sous peine de devenir suspect, et de monter à son tour sur l'échafaud dressé en permanence.

— On peut toujours se repentir, répondit Jeanne.

— Je ne me repens pas ! fit Marcus, parce que je fus sincère. Je crus à un idéal de république, et quand je vis qu'elle roulait dans le sang, il était trop tard. Je devais ou consentir à devenir victime ou me jeter plus avant dans la Révolution. J'ai des ambitions et des appétits. Je me sentais une soif ardente de plaisirs, et j'acceptai les fonctions que je remplis, ces fonctions qui vous font horreur, et qui cependant m'ont permis de sauver ceux que vous aimez. Je les ai sauvés, ils sont partis, maintenant... J'ai trahi pour vous des devoirs qui, jusqu'à cette heure, me paraissaient sacrés. Si mon crime était connu, car c'est un crime de favoriser le salut des suspects, je monterais sur l'échafaud dont vous avez préservé le ci-devant comte Henri... Vous pouvez bien me l'avouer, maintenant, pour que vous vous soyez dévouée de la sorte à cette famille, il faut que vous ayez songé...

— A devenir la femme du comte Henri ? Oui, Marcus, il fut question de mariage entre nous, et c'est moi qui refusai le comte.

— Alors, vous ne l'aimiez pas ?

— Je l'aimais de toute mon âme.

— Et vous m'apprenez cela, à moi ?

— Vous m'interrogez, je réponds.

— Qu'importe ! qu'avez-vous besoin de me répéter qu'en me donnant votre main vous avez conclu un marché !

— Marcus, demanda Jeanne en fixant ses grands yeux sur le secrétaire de Fouquier, j'ai pour jamais, pour jamais, entendez-vous, renoncé aux espérances de ce monde. Ne vous plaignez point que je ne vous aie point voué un sentiment que vous ne vous êtes point attaché à faire naître. Si vous aviez voulu exciter en moi cet enthousiasme qu'inspirent aux grands cœurs les actions généreuses, vous m'eussiez dit, le jour où je vous suppliai de sauver ma famille adoptive : Je ne vends pas une grâce, je l'accorde ! et je vous le jure, Marcus, je vous aurais voué dans le fond de mon âme un sentiment si grand et si complet que jamais vous n'auriez eu le droit d'être jaloux.

— Vous demandez trop à un homme subjugué par votre beauté, Jeanne ; et qui sait si, au fond de votre âme, vous n'auriez point raillé cette générosité que vous exaltez maintenant ? Oubliez que mes opinions

froissent les vôtres, que nous appartenons à deux partis divers. Ne voyez en moi qu'un homme dont toute la vie sera employée à vous plaire.

— Je connais mon devoir, répondit Jeanne. Je vous ai promis de vous suivre devant l'officier municipal, et je vous ai suivi ; je ne vous dois plus rien, n'est-ce pas ? Ne demandez pas plus que je ne vous ai promis, mais souvenez-vous que si, par amitié, par tendresse pour moi, vous aviez changé d'existence, j'aurais pu vivre... Marcus ! Marcus ! dit-elle en saisissant les deux mains du jeune homme, n'entendez-vous pas ces voix qui hurlent ? On chante l'hymne de Marseille... le sang coule autour de nous, et sous nos pieds le sol tremble... Ne voyez-vous rien ? Ne comprenez-vous rien ? Faut-il que moi, une femme, je vous avertisse et je tente de vous éclairer... Encore quelques jours, un seul jour, peut-être, et il n'y aura plus ni Montagne ni Jacobins... La tête de Robespierre aura roulé à son tour sous le couperet, avec celles de Couthon et de Saint-Just... Fouquier-Tinville, votre sinistre maître s'assiera à son tour à la barre, et vous, vous... Oh ! ne détournez pas la tête, ne me croyez point en proie à une exaltation romanesque... Je devine, je sais, je crois... Tout à l'heure une sinistre charrette entraînera encore des condamnés sur la place du Trône-Renversé, mais Dieu sait si ce n'est pas la dernière...

Marcus n'avait pu s'empêcher de tressaillir et de trembler en écoutant les paroles de Jeanne. Elle semblait à cette heure, dans sa robe blanche, son beau visage baigné par la chaude lumière du midi, non pas une simple jeune fille, mais une créature presque surnaturelle. Ce qu'elle lui annonça lui semblait non pas seulement possible, mais certain : il devinait qu'elle avait en ce moment un don de prophétie. Mais quelque autorité qu'empruntât la parole de Jeanne, elle ne pouvait ainsi brusquement triompher des tendances, des aspirations de Marcus. Il ne voyait point d'ailleurs le moyen de s'arracher au groupe qui l'entourait de tous les côtés. L'émotion qui l'avait gagné se dissipa ; il devina un danger dans l'empire que prenait sur lui cette femme qui lui avait d'abord arraché le salut de la famille de Civray, et qui, maintenant, tentait de lui faire abandonner ses frères. Aussi, saisissant les mains de Jeanne avec une sorte de brusquerie, lui dit-il :

— Venez, je vous en prie.

— Soit, fit-elle.

— Où voulez-vous aller ? ajouta Marcus plus doucement.

— Fouquier-Tinville se trouve en ce moment sur son tribunal ; dans un moment les condamnés vont sortir, je veux les voir monter en charrette.

— Vous ! s'écria Marcus avec stupéfaction.

— Moi, répondit Jeanne d'une voix calme.

Rien ne pouvait surprendre davantage Marcus que la prière de la jeune femme ; il savait que rien au monde ne pouvait lui paraître plus odieux, plus terrifiant que le spectacle auquel elle demandait d'assister. Et cependant ses grands yeux conservaient leur limpidité, son visage cette expression de pureté tranquille qui était son plus grand charme. Quel mystère se dérobait sous cette placidité ; quel était le secret de cette jeune femme qui suivait le chemin conduisant des Tuileries au sinistre tribunal ? Marcus cherchait vainement à le deviner : Dieu et Jeanne le savaient seuls.

Une animation plus grande que de coutume régnait dans les rues.

Lorsque les prisonniers de Saint-Lazare causaient entre eux du changement qui se produisait dans l'opinion publique, ils ne se laissaient pas abuser par une fausse espérance. Oui, Tallien et ses amis agissaient, et leur position était telle que Tallien était perdu si Robespierre et ses séides ne succombaient pas.

Robespierre n'avait pas compris que ce qui est excessif ne saurait durer.

Des groupes nombreux se formaient. Le peuple se massait tantôt du côté de l'hôtel de ville, tantôt du côté du palais où siégeaient les représentants. On sentait que le drame se concentrait là. Ce qui allait se passer au tribunal au sortir de la Conciergerie pa-

raissait moins suspect que ce qui arriverait le lendemain : de ce lendemain on attendait le salut.

De graves événements, dont la foule ignorait les détails mais dont on devinait la portée, s'étaient passés dans les hautes régions du pouvoir.

Une lutte s'était établie entre les amis et les ennemis de Robespierre.

La loi du 22 prairial n'eût qu'à demi atteint son but, si Maximilien n'y avait dû de trouver le moyen de faire tomber les têtes d'un grand nombre d'hommes qui, à des degrés différents, avaient avec lui partagé le pouvoir. Le club des Jacobins, excité par lui, résolut de demander à la fois la mise en jugement de Dubois-Crancé, de Delmas, de Thuriot, de Léonard Bourdon et de Bourdon (de l'Oise). Le premier s'était baigné dans le sang des Lyonnais ; le second, ancien espion de Marat, avait rempli les rôles les plus odieux pour sortir de l'obscurité ; Thuriot, qui s'appelait lui-même *Tue-Roi*, devenait inquiétant ; les deux Bourdon, de quelques crimes qu'ils fussent coupables en comptaient un seul irrémissible, celui d'avoir raillé la contenance et l'attitude de Robespierre durant la fête de l'Être Suprême. Maximilien échoua dans son projet ; on ne décréta pas d'accusation ceux qui s'étaient rendus coupables à l'égard du dictateur. Cette tentative n'eut d'autre résultat que d'avertir les députés du danger qui les menaçait, de leur prouver la nécessité de s'unir afin de combattre celui qui devenait leur ennemi commun.

Garnier (de l'Aude) à qu'ils confièrent leurs alarmes, loin de les rassurer, leur apprit qu'une liste de proscription, comprenant quarante noms, avait été vue entre les mains de Saint-Just tandis qu'il la communiquait à Lebas. Or, Lebas et Saint-Just étaient à la fois les confidents et les âmes damnées de Robespierre. Pendant le rapide instant où il avait été possible à Garnier de voir cette liste, il n'avait pu déchiffrer les noms des futures victimes, l'entête seul était resté dans son souvenir : *députés suspects*. Or, on savait combien peu d'heures s'écoulaient entre la suspicion et l'échafaud. Il ne fallait désormais qu'un incident, un hasard, pour apprendre aux ennemis de Robespierre le reste d'un secret dont dépendait leur existence.

Ces rumeurs, colportées dans l'ombre, ne tardèrent pas à prendre une consistance grave ; répétées par les femmes, elles devaient être affirmées et prouvées par une femme, et ce fut cette Eléonore Duplay, dont Maximilien Robespierre avait fait son Egérie, qui fournit les armes que l'on devait retourner contre lui. Le frère d'Eléonore demandait en mariage une jeune femme dévouée à Billaud-Varennes ; les refus de celle-ci, en rivalité avec la citoyenne Duplay, amenèrent une scène violente durant laquelle Eléonore menaçait la jeune femme, dont son frère était amoureux, de faire inscrire son nom sur le *Calepin rouge* de Robespierre. Dès lors, le plan de l'amie de Billaud-Varennes fut fait. Elle se départit de sa froideur à l'égard du frère d'Eléonore, et lui demanda la vérité sur le livre rouge. Duplay l'ignorait : ce fut Renard, séide influent de la garde dont s'entourait Maximilien l'incorruptible, qui lui apprit que Robespierre inscrivait la liste de ses ennemis sur un portefeuille de maroquin rouge, qui restait caché dans une poche de son habit.

Dès que Billaud-Varennes connut cette particularité, il songea à s'emparer, ne fût-ce qu'un instant, de l'agenda qui renfermait sans doute le secret de sa destinée et celle de ses amis. Vadier, Fouché (de Nantes) et Tallien, lui promirent de lui venir en aide. Tallien tremblait alors moins pour lui que pour Thérésa Cabarus dont il avait fait sa femme, et qui, en ce moment, se trouvait détenue dans la prison du Luxembourg. Tallien proposa d'abord à Vadier d'endormir Robespierre à l'aide d'un narcotique, mais ce moyen présentait de graves difficultés. Carnot consulté, épouvanté non moins que Tallien, chercha sans le trouver un stratagème pour s'emparer du portefeuille. Le hasard servit les ennemis de Maximilien. A un grand festin donné par Couthon, et où se trouvèrent invités les ennemis de Robespierre, la chaleur était si grande, que les amis de Couthon enlevèrent leurs habits, et

les laissèrent dans le salon avant de passer dans la salle à manger. Carnot, le plus hardi de tous ceux qui avaient intérêt à parcourir le calepin rouge, s'absenta pendant le repas, entra dans le salon, fouilla dans l'habit de Robespierre, y prit le calepin, et aperçut son nom au milieu de quarante autres. Après avoir replacé le carnet, il rentra dans la salle à manger. Robespierre, à son tour, venait d'en sortir. Un pressentiment l'avertissait-il ? Craignait-il pour ses secrets ? Quand il revint, il avait remis son habit, et semblait parfaitement tranquille, tandis que Carnot, incapable de se contenir, quittait la maison de Couthon en adressant à Tallien un signe d'intelligence.

Quand celui-ci le rejoignit, et apprit que son nom se trouvait également sur la liste, il s'écria :

— J'en étais sûr !

Carnot et Tallien se rendirent successivement chez Legendre, chez Fréron, chez Barras, chez Bourdon (de l'Oise). Le soir même les députés se réunissent, et jurent de provoquer dans peu de jours, à la tribune de la Convention, une lutte dans laquelle Robespierre doit succomber. Aussitôt, comme si un mot d'ordre avait été donné, un mouvement d'opinion se produisit contre le féroce député d'Arras. Des tribuns, dans les clubs, travaillaient les masses, excitaient les passions populaires, et retournaient l'esprit public contre celui qu'on appelait déjà le tyran et qui, jusqu'alors, avait été l'idole des sans-culottes.

Maximilien, sans se douter de l'orage qui s'amassait sur sa tête, se préparait de son côté à hâter l'assaut qu'il devait livrer. Ses amis étaient prêts à le soutenir, mais si résolu qu'ils fussent, ils devinaient que le combat serait rude, et la victoire chèrement disputée.

Marcus était trop intelligent pour ne pas comprendre le travail qui se faisait dans les masses, la dissidence qui se mettait entre les députés. Les paroles de Jeanne, bien qu'elles s'accordassent mal avec sa joie et ses projets, lui semblaient renfermer le germe de la vérité. Aussi, à mesure qu'il approchait de la Conciergerie, éprouvait-il une répugnance plus grande à donner en spectacle à la jeune femme les victimes qui allaient mourir.

Il y en avait vingt-cinq ce jour-là : les vingt-cinq appelées à la Conciergerie. La liste dressée était de vingt-sept, mais un prince et une enfant avaient été rachetés à prix d'or. Sans la générosité avec laquelle des amis de Mlle Aimée de Coigny payèrent cent louis pour que son nom fut rayé de la liste fatale, la jeune captive serait morte en même temps qu'André Chénier.

Au moment où celui-ci, Roucher, le baron de Trenk, de nobles et vaillants gentilshommes, des prétres aux cheveux blancs, des jeunes femmes, quittaient la prison Saint-Lazare pour se rendre à la Conciergerie, pas un d'entre eux ne garda l'illusion d'être renvoyé absous. Il fallait trois fournées de condamnés pour épuiser la liste des prétendus conspirateurs de Saint-Lazare. La première avait été exécutée la veille, la dernière le serait le lendemain, et compterait des victimes non moins grandes et non moins pures.

Chénier, Roucher et leurs amis conservaient une sérénité impassible. Certains à l'avance du sort qui les attendait, ils évitaient toute allusion au jugement du lendemain.

A mesure qu'il approchait de la Conciergerie, le cœur de Chénier battait plus fort. Privé depuis plusieurs jours de toute communication avec une mère tendrement aimée, il espérait du moins qu'il lui serait possible d'embrasser son frère Sauveur. Celui-ci était depuis plusieurs mois en prison, et, lorsque M. Louis de Chénier alla trouver Barère afin d'en obtenir l'élargissement d'André, il demanda en même temps celui de Sauveur.